

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXVI, n° 10
Mars 2022, 40 pages
abonnement au
itineraire.ca

Dossier société :
Séparés par la
pandémie

Martin Winckler
Un médecin qui dérange!

PATRICK
NORMAN

interviewé par notre camelot

18 façons inutiles de porter le couvre-visage



Nez
Bouche

Portons-le bien

Pendant toute la durée de notre déplacement.



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

Benoît Chartier

Camelot n° 334 • Âge 63 ans
Point de vente MÉTRO HENRI-BOURASSA / IGA PROMENADE ONTARIO

Benoît est un gars vrai, comme il le dit lui-même, et personne ne pourrait le contredire. Il n'a pas été gâté par la vie et même s'il est « *magané* », il reste optimiste et réaliste.

À la suite d'une cascade d'événements malheureux, Benoît s'est retrouvé à vivre dans la rue en plein hiver. Il était dans la mi-trentaine. Il avait perdu son emploi et s'était séparé de sa conjointe. Son appartement a passé au feu et il se disputait en cour pour la garde de son enfant.

« Dans la rue, je me suis mis à boire de façon déraisonnable. J'ai aussi connu la drogue et j'ai contracté l'hépatite C. Comme je suis influençable, j'avais de la misère à faire la différence entre ceux qui voulaient mon bien et ceux qui voulaient mes biens. »

Lui-même confronté à des problèmes de santé mentale, Benoît a milité dans des groupes d'aide pour redonner aux gens le contrôle de leur médication. Comme certains médicaments lui causent des désagréments, il se propose d'en diminuer la consommation, sous supervision, dans un centre de traitement des dépendances. Par la même occasion, il souhaite se défaire de la cigarette qu'il avait abandonnée pendant six mois avant la COVID.

Quand Benoît s'est ressaisi, il a d'abord trouvé à *L'itinéraire* un endroit où manger un bon repas. Puis, lui est venu le goût d'écrire dans le magazine. *« Ça me gratifie d'écrire. Ça flatte mon ego d'être publié dans L'itinéraire et ça me permet de rencontrer du monde. »*

Benoît a la faculté de voir le bon côté des choses. *« Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Mais faut être réaliste. Comme je suis influençable, je dois faire attention à mes fréquentations. »*

« La vie continue... un jour à la fois. »

Par Christine Barbeau • Bénévole à la rédaction

© MILTON FERNANDES
© ETIENNE DELORIEUX | UNSPLASH

PARTENAIRES MAJEURS



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent **1,50 \$**
3\$ Prix de vente
1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELIL
Journaliste responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste-accompagnateur

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

CARLA BRAGA
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL
Collaborateur

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETI, MARIE BRION,
MADELEINE LAROCHE, DANIELA ARANIBAR
Bénévoles à la rédaction

Photo de la une
DAVID HIMBERT

ADMINISTRATION

ESTELA SOLORZANO
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable - Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIÉ
Adjointe administrative

PASCALLE PLANET
Développement philanthropique - Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement et de l'impact social

ISABELLE LACHARITÉ, GABRIELLE GODIN
Intervenantes psychosociales

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projet - Distribution

MATISSE LO GIUDICE
Préposé à l'entretien ménager

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
EMNA BRAHAM
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
DANIEL PRINCE - Représentant des camelots

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca

EDITORIAL

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef



Décembre 2020
Volume XXVII, n° 10

Vous tenez entre les mains (ou vous regardez sur votre écran) la dernière édition de L'itinéraire de 2020. Un beau numéro, varié, avec des sujets qui sauront vous intéresser, j'en suis sûre.

Prenez l'entrevue de notre camelot Jean-Claude Nault avec la légende du country, Patrick Norman. Non seulement c'est une lecture inspirante, mais derrière se trouve surtout la mission de L'itinéraire à l'œuvre: mettre le camelot au cœur du magazine. Pour ce faire, nous avons accompagné et formé Jean-Claude, qui, au fil des ans, a acquis assez d'expérience, de compétences et d'estime de soi pour réaliser un reportage selon les règles de l'art. Nous sommes fiers de ses accomplissements, comme ceux de tous nos autres camelots.

Une année à oublier ?

Beaucoup diront que 2020 est une année à oublier. Or on sait très bien qu'on en parlera encore longtemps. On racontera à nos petits-enfants, « j'y étais moi, en 2020 ! »

Mais pour l'instant, la meilleure chose, c'est de rester dans le moment présent. Parce que personne ne sait de quoi demain sera fait. Ce n'est pas toujours facile, surtout quand on est loin des gens que l'on aime. C'est le cas de beaucoup de personnes, dont ces familles et amoureux qui témoignent dans nos pages de la douleur de vivre séparés les uns des autres en raison des fermetures de frontières. Et l'assouplissement des règles permettant des réunions familiales de 10 personnes pour fêter Noël du 24 au 27 décembre n'arrangera rien pour ces gens-là.

Les aéroports qui fourmillent habituellement de voyageurs pendant les Fêtes seront cette année exceptionnellement tranquilles. C'est une triste réalité pour beaucoup d'entre nous qui ne pourrions pas voir nos proches pour Noël. Mais disons-nous qu'il y en aura d'autres.

Relativisons un peu

Même avant la pandémie, on ne savait pas de quoi demain serait fait. D'où l'importance de vivre une journée à la fois. Demandez-le à notre camelot Roger Perreault, qui en est le plus brillant exemple. On lui a dit que ses jours étaient comptés, mais notre ami, qui manie si bien la plume, fait mentir tous les pronostics. Lisez son très émouvant témoignage en page 30 pour saisir l'importance d'apprécier chaque jour comme si c'était le dernier.

Aidez-nous à poursuivre notre travail !

Pour soutenir tous les camelots, il y a toute une équipe derrière eux.

Notre job, c'est d'aider les Jean-Claude, Roger, Cécile, Yvon, Diane, Mathieu, Daniel, Christian, Joseph, Sylvie, Linda, Bill et une foule d'autres camelots à sortir de la rue ou à l'éviter, de leur offrir de l'aide alimentaire et un toit au-dessus de leur tête, entre autres besoins de base. On les aide à améliorer leur qualité de vie, on leur offre un milieu où ils ne se sentent plus exclus et ont un sentiment d'appartenance. On les accompagne dans l'acquisition de compétences qui leur permettent de trouver, ou de retrouver une estime de soi qui leur a trop souvent fait défaut.

Cette équipe de cœur est composée d'employé.e.s qui travaillent dans un édifice, que l'on doit chauffer, éclairer et entretenir et pour lequel il faut payer des taxes, entre autres nombreuses dépenses.

J'ai un souhait pour Noël: aidez-nous à continuer de les aider. Un don, aussi modeste soit-il, fait toute la différence, je vous l'assure! Sachez, chères lectrices et chers lecteurs, qu'en appuyant L'itinéraire, vous faites partie de la solution. Merci et passez un beau mois de décembre. À l'année prochaine! ■



Merci pour tout!
Hélène Fernandes



SOMMAIRE

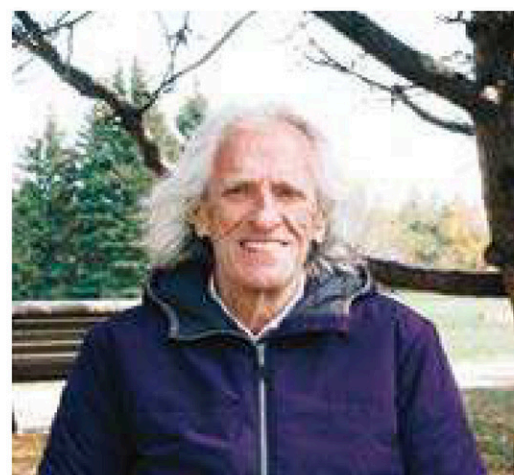
Décembre 2020
Volume XXVII, n° 10



3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Benoît Chartier
- 9 Agathe Melançon
- 9 France Lapointe
- 9 Daniel Prince
- 28 Marc Sénécal
- 28 Nicole Giard
- 28 Bill Economou
- 29 Cécile Crevier
- 29 Céline Marchand
- 29 Manon Fortier



30



22

- 8 Rond-point international
- 10 Dans l'actualité
Un site de consommation contrôlée
Laurent Soumis
- 11 En toute liberté
Deux Amériques, deux vérités
Mathieu Thériault
- 21 Comptes à rendre
Le lit
Ianik Marcil
- 22 Société
Vivre séparés par la pandémie
Alexandra Guellil
- 30 Témoignage
Ma résilience
Roger Perreault
- 32 Dans la tête des camelots
Votre année 2020 en un mot
- 34 Martin Winckler
Un médecin qui dérange!
Karine Bénézet
- 40 Suggestions de lecture
- 42 Bande dessinée
Siou
- 44 Détente

À la une

Jean-Claude Nault



12

Avec ses plus de 50 ans de carrière, Patrick Norman n'est rien de moins qu'un livre d'histoire de la musique québécoise. Pendant près de deux heures, l'artiste a répondu aux questions de notre camelot Jean-Claude Nault, qui s'était préparé à l'entrevue en lisant la biographie *Patrick, Yvon et vous* qui parcourt la vie personnelle et professionnelle de cette légende du country.

Rond-point international

Traduction **Alexandra Guellil**



SUISSE Zurich et le coronavirus

À Zurich, la pandémie a révélé d'autres problèmes sociaux. Dès les premières semaines, on croisait des centaines de visages fatigués dans les files interminables dans la rue Langstrasse de Zurich. Des repas chauds et des sacs de produits essentiels, qui coûtent environ 50 francs suisses (71 \$ CA), étaient distribués. L'initiative était organisée par Sr Ariane Stoöcklin, qui travaille comme assistante sociale dans les rues de la ville depuis des années. Elle savait que la pandémie allait en aggraver les problèmes qui existaient déjà. Elle a un talent pour organiser les choses ainsi qu'une facilité à déléguer, expliquer et encourager. Sa motivation vient de son vécu: avec un frère qui a connu la rue, dont elle a longtemps été sans nouvelle, et ne sachant pas s'il était toujours vivant. Cette période de sa vie a eu un grand impact et l'a conduite à devenir travailleuse sociale dans la rue. Rappelons qu'en Suisse, les besoins ne sont pas apparus au premier confinement. De nombreuses personnes ont perdu leur emploi peu rémunéré. Certaines d'entre elles étaient sans-papiers, travaillaient dans la restauration ou avaient des employeurs privés qui ne souhaitent plus avoir de contacts avec des étrangers. Les travailleuses du sexe ont, elles aussi, perdu leur emploi. (Surprise / INSP)

THAÏLANDE Elles veulent du changement!

Napawn Somsak est montée sur scène vêtue de son uniforme scolaire pour dénoncer le sexisme dans la société thaïlandaise. Elle en a profité pour décrier un tabou de longue date sur le traitement de la princesse qui a été déchue de ses titres après avoir épousé un étranger. Depuis plusieurs mois, la Thaïlande est secouée par des manifestations exigeant le départ du premier ministre Prayut Chanocha. Un grand nombre de jeunes thaïlandaises appellent publiquement au changement et demandent au public de signer des pétitions pour la dépénalisation de l'avortement et de la prostitution. Devant une foule de plus de 2000 personnes dans la province de Chiang Mai, la jeune femme de 18 ans a exigé de savoir pourquoi les femmes étaient moins bien payées que les hommes et pourquoi elles ne pouvaient pas être ordonnées dans le monastère bouddhiste influent. « Si nous pensons que tout le monde est égal et qu'il est nécessaire de réformer la valeur du patriarcat dans la société thaïlandaise, alors personne, y compris la monarchie, ne devrait être exempté », plaidait-elle lors des manifestations. (Reuters / INSP)



© ATHIT PERAWONGMETHA | REUTERS

Avec la chaleur du cœur

Comme activité pour se préparer aux Fêtes, je vous suggère d'envoyer des cartes de Noël à tous les gens que vous connaissez. Et dans le cœur des festivités, prenez le temps de saluer et de sourire au plus grand nombre de personnes possible quand vous marchez sur la rue, car c'est le seul moment – à part chez vous – où vous ne portez pas nécessairement le masque.

Ça fait toujours chaud au cœur de voir s'illuminer un visage, de recevoir « un comment ça va ? » dans le contexte d'une pandémie qui semble s'éterniser. Si vous avez accès à l'informatique, vous pouvez toujours faire vos rencontres de famille par Zoom. J'ai entendu parler que d'autres personnes l'avaient fait lors de la fête de Pâques. Cela permet de voir plus de gens en même temps et de s'envoyer des bisous virtuels.

Pour surmonter l'isolement, soyez créatif et pensez aux autres. Admirez les flocons de neige qui tombent. Comment se dirigent-ils vers la terre? De haut en bas? En biais? Comment sont-ils: collants, fondants, gros, petits? Quelques-uns ou une tonne? Quelle épaisseur de flocons se retrouve sur le trottoir? Un peu, beaucoup, sur les branches des arbres?

Contemplons ce qu'il y a autour de nous tout en prenant de grandes respirations pour remplir nos poumons et les vider tranquillement à plusieurs reprises. Sentons les conifères dans les parcs et regardons les vitrines comme des œuvres d'art. Donc, l'activité du temps des Fêtes que je vous conseille est de savourer et de savoir s'émerveiller de chaque petit moment qui passe avec amour.

Joyeux temps des Fêtes!



AGATHE MELANÇON
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

Un Noël particulier

Déjà, les Noëls traditionnels ne sont plus ce qu'ils étaient. Cette année, ce sera encore plus différent. Ça va être plus dur, car on ne pourra peut-être pas aller fêter dans les centres de femmes, par exemple, et à L'itinéraire.

Cette année, je vais mettre quelques décorations comme des petites lumières qui clignent dans mes fenêtres et un sapin pour donner de la couleur à ce Noël et mettre un peu de gaieté et de lumière.

Ce que j'aimerais durant le temps des Fêtes, ce serait de faire des activités à l'extérieur comme patiner au lac des Castors sur le Mont-Royal et aller glisser. J'aime ça avoir les joues toutes froides et rougies après être allée dehors. Ça me rappelle quand j'étais petite.

Je vais aussi porter une plus grande attention à mes clients de *L'itinéraire*. Car eux autres aussi ils auront besoin d'être réconfortés. J'ai le souhait qu'il n'y ait pas de terrorisme et autres événements tragiques et que tout mon monde soit heureux.

On va quand même passer un beau Noël.



FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

Noël en quarantaine

En ce Noël de pandémie, nous ne serons sûrement pas en famille pour célébrer le temps des Fêtes comme on l'aurait voulu et comme nous l'avons toujours fait. Pour mettre un peu d'ambiance festive quand même, je vous suggère quelques idées d'activités.

Il y a toujours les films classiques de Noël. Il est possible de regarder ces films avec des gens avec qui on vit, ou bien à distance. Il s'agit de se brancher par téléphone et de regarder le film en famille en même temps.

En attendant le 25 décembre, on peut aller prendre des marches pour voir des lumières de Noël dans les rues, si la température le permet. S'il y a beaucoup de neige, on pourra faire des bonhommes, des forts, ou bien les deux.

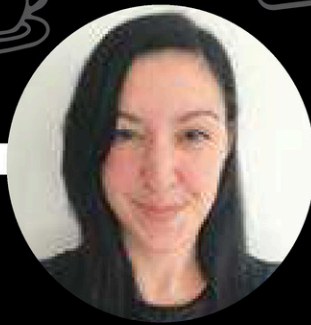
S'il fait trop froid, il y a d'autres activités qu'on peut faire à l'intérieur comme faire des biscuits en famille (à distance par appel vidéo avec la famille élargie). Cette année, chacun aura ses biscuits! Il y a toujours aussi le classique de faire des cartes de Noël personnalisées et de les envoyer à ceux qu'on ne pourra pas voir au cours du mois. Il est aussi possible de faire des voyages virtuels par internet, connaître des pays qu'on n'aura pas les moyens de visiter pour rêver un peu et se réchauffer la couenne.

Finalement, le traditionnel réveillon devra sûrement être célébré à distance lui aussi, ou devra être plus petit. Les gens devront attendre pour recevoir leurs cadeaux, s'ils ont été gentils durant l'année bien sûr!

Sur ce, je vous souhaite un très beau Noël!



DANIEL PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE / FABRE / MONT-ROYAL
ET MASSON / 3^e AVENUE



Éleine Polflit
 Coordonnatrice du Continuum Populations
 vulnérables et Intervention de crise
 Du CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal

dans
l'actualité
 Laurent Soumis

Un site de consommation contrôlée

Avec l'ouverture d'un centre d'hébergement dans un hôtel de la Place Dupuis et d'une halte-répit au Grand Quai du Port de Montréal, la population itinérante de la métropole aura cette année plus d'options pour passer au travers de l'hiver. D'ici quelques semaines, une autre ressource sera offerte aux personnes plus vulnérables: celle du programme de gestion de l'alcool implanté dans l'ancien hôpital Royal Victoria.

À travers le monde, plusieurs grandes villes se sont dotées depuis longtemps de leur propre *wet shelter*, un site de consommation contrôlée d'alcool pour ceux qui ont des problèmes chroniques. Au pays, il y en a notamment à Ottawa et à Toronto. On y offre le gîte et le couvert, en plus de l'accès aux services des milieux communautaires et de santé.

Celui de Montréal aura sa particularité, explique Éleine Polflit, coordonnatrice au CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal. « Ce n'est pas un *wet shelter* où les personnes apportent leur alcool et peuvent le boire sur place. Les personnes hébergées auront accès à des doses prédéterminées par une équipe clinique. C'est vraiment un programme balisé qui fait l'objet d'une approche individualisée. »

Trois ans plus tard

La promesse d'une telle ressource ne date pas d'hier. La mairesse de Montréal, Valérie Plante, s'était commise dès 2018. Lors d'une entrevue avec les camelots-rédacteurs de L'itinéraire, en avril 2019, elle avait même assuré que cela se ferait en cours d'année. « Mais on a un travail à faire au niveau de la cohabitation, avait-elle plaidé. Parmi la population, il y en a qui ont beaucoup de questions. »

Près de trois ans plus tard, le choix du site de l'ancien hôpital Royal Victoria n'est pas motivé par la question de l'acceptabilité sociale, assure Éleine Polflit. « Ce n'est pas tant le côté de l'acceptabilité sociale qui a dirigé notre choix, mais plus l'opportunité. On était déjà sur place avec notre partenaire communautaire (la Mission Old Brewery). »

Il est important de préciser que le Royal Victoria n'est plus un centre hospitalier. « C'est un centre d'hébergement multifonctions »

qui fait office « d'unité de débordement des mesures hivernales » et qui « a hébergé les personnes atteintes de la COVID » durant la première vague de la pandémie.

« Le projet du Royal Victoria est déjà inclusif, poursuit-elle. (On y accueille tant des hommes, des femmes, allochtones et autochtones) Les services de santé y sont déjà implantés. Ça nous permet de démarrer plus rapidement, surtout avec l'arrivée du temps froid. »

Le mélange des clientèles

« Il y a différentes zones au sein de l'ancien hôpital qui ont été établies avec un logisticien du CIUSSS-Centre-Sud pour s'assurer qu'on respecte toutes les règles et les normes de prévention et de contrôle des infections, poursuit-elle. Il n'y a pas de potentiel de contamination puisque tout a été pensé pour éviter ce genre d'événement. »

Sur place, les usagers auront accès à des intervenants psychosociaux. Les équipes de santé seront sur place avec une infirmière en lien avec un médecin partenaire. Les services de santé plus spécialisés seront dispensés à proximité.

Éleine Polflit concède que le programme – qui nécessite l'adhésion volontaire des participants – ne conviendra pas à tout le monde. « Mais ça répond aux besoins de plusieurs qui n'arrivent pas à dormir dans les refuges ou intégrer des hébergements à cause de leur consommation sévère et chronique d'alcool. »

Pour l'instant, le projet reste « un projet pilote ». « On va peaufiner notre programme et s'ajuster au fur et à mesure. On pourra rajouter des lits avec le temps. Des lits seront réservés aux femmes sur un étage séparé des hommes. On y accueillera aussi les personnes trans, les personnes non-binaires, et les personnes autochtones. »

Pour cette raison, on hésite pour le moment à parler du coût par personne. « Par contre, des études ont montré que c'est plus avantageux au niveau des coûts (économiques et sociaux). Un programme de gestion de l'alcool diminue les interactions avec la police et les services d'urgence qui peuvent mener à des arrestations ou conduire à des hospitalisations. C'est ce qu'on appelle en français, *cost effective* (rentable). » ■



En toute
liberté

par Mathieu Thériault
 Camelot Bernard / de l'Épée

Deux Amériques, deux vérités

Au moment d'écrire ces lignes (mi-novembre), deux semaines se sont écoulées depuis le scrutin présidentiel. Donald Trump n'a toujours pas reconnu officiellement sa défaite. Lui et sa garde rapprochée continuent de répéter que les élections ont été frauduleuses et truquées, avec l'appui bien sûr des médias « fake news » et de différentes forces obscures. Difficile de deviner de quoi les deux prochains mois seront faits, mais il est peu probable que l'homme quitte sans faire de vagues, en admettant humblement sa défaite.

Un fait reste profondément troublant. Même si Trump quitte la présidence en se pliant aux traditions démocratiques, le trumpsisme, lui, est bel et bien là pour rester. Car dans ce scrutin qui a battu tous les records de participation depuis que les femmes ont le droit de vote (plus de 66 % des Américains ont voté), on ne peut ignorer que plus de 72 millions d'électeurs ont choisi de soutenir le clown orange. Les États-Unis n'ont jamais été aussi désunis.

On le sait depuis longtemps, il y a deux Amériques. En gros, il y a la côte Ouest et le Nord-Est américain qui sont démocrates et progressistes, et les États du centre et du sud qui sont républicains et conservateurs. Il y a les grandes villes et les régions rurales qui sont tout aussi divisées. Sur la question raciale, 90 % des Noirs et deux tiers des Latinos ont voté Biden. Ces lignes de fracture – et il y en a d'autres – ne sont pas nouvelles, mais elles n'ont jamais été aussi marquées.

Détester son prochain

Un des principaux legs de Trump aura été de cantonner chaque camp dans des positions plus irréconciliables. L'autre côté n'est plus seulement dans l'erreur, c'est un ennemi qui fraude le système et qu'il faut abattre. On l'a vu lors des débats, Trump a donné son appui aux milices armées d'extrême droite pour qui toutes les minorités sont des nuisances et des cibles mouvantes. Plus que jamais, la parole raciste, xénophobe, paranoïaque, complotiste et anti-média est décomplexée, déchaînée et influente.

On peut se rassurer en pensant que la vaste majorité de ses 72 millions de supporters vont attendre leur revanche aux

prochaines élections. Mais c'est plutôt la minorité de supporters indéfectibles, les plus enragés et les plus fanatisés, qui m'inquiète. Ceux-là – et Trump n'a de cesse d'alimenter leur paranoïa – croient dur comme fer qu'on leur a volé la victoire, que les dés étaient pipés et que tous les médias étaient de connivence.

Dans leur logique, ils ont le devoir légitime et patriotique de se battre pour que triomphe « leur » justice. Si Trump continue d'alimenter leur rage et leur fanatisme – il a dit aux *Proud Boys* de se tenir prêt à agir [*Stand back and Stand by*] – il ne faudrait pas se surprendre si certains groupes recourent à des moyens extrêmes. Et quand on sait à quel point les Américains sont lourdement armés, les scénarios les plus sombres peuvent être envisagés. Et si d'aventure l'armée doit sortir Donald de la Maison blanche, il est quasiment certain qu'on sera dans un quasi-guerre civile.

Les mondes parallèles

Des centaines de milliers de personnes croient que les Démocrates dirigent un réseau de pédophiles à partir du sous-sol d'une pizzeria qui n'a même pas de sous-sol. Vu d'ici, on se demande comment autant de gens peuvent être aussi caves. À tous ceux-là, je recommande l'écoute de *Social Dilemma* (*Derrière les écrans de fumée en français*) sur Netflix.

À part l'aspect ironique du documentaire où un géant du web dénonce l'influence machiavélique des autres géants du web, on comprend mieux pourquoi ceux qui pensent que les démocrates ou les progressistes mangent des cadavres de bébés chaque jour au déjeuner se disent entre eux: « Comment ceux qui ne nous croient pas peuvent être aussi caves? »

L'héritage probablement le plus durable des années Trump est justement la création de ces deux « réalités » qu'alimentent malsainement les réseaux sociaux. Il y a désormais une réalité alternative – un deuxième monde parallèle – dans laquelle les gens s'enferment en n'ayant plus de contact avec les gens de « l'autre bord ».

Pour faire simple, Trump a laissé l'Amérique avec une chicane sur le chauffage: la moitié de la population est sûre qu'il fait moins 30° C; l'autre se croit en pleine canicule! ■

© RAISING THE FLAG ON IWO JIMA, JOE ROSENTHAL



Propos recueillis par Jean-Claude Nault

Camelot métro Champ-de-Mars
Mis en forme par Josée Panet-Raymond

DAVID HIMBERT

QUAND PATRICK SE RÉCONCILIE AVEC YVON

Lorsque Patrick Norman a ouvert la porte de sa maison pour accueillir le camelot-rédacteur de *L'itinéraire*, Jean-Claude Nault avait des étoiles dans les yeux et les mains un peu moites. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de rencontrer une de ses plus grandes idoles! D'autant plus qu'avec ses 50 ans de carrière, Patrick Norman n'est rien de moins qu'un livre d'histoire de la musique québécoise. Pendant près de deux heures, l'artiste a répondu aux questions de Jean-Claude, qui s'était préparé à l'entrevue en lisant la biographie *Patrick, Yvon et vous* qui parcourt la vie personnelle et professionnelle de cette légende du country. Au fil des ans, l'auteur-compositeur-interprète a su conquérir des fans de tous horizons, notamment grâce à son émission *Pour l'amour du country*. Sa longévité, sa ténacité, mais surtout son grand talent de guitariste et sa voix de velours lui ont valu le respect de ses pairs. Or ça n'a pas toujours été le cas. Si Patrick Norman, ou Yvon Éthier de son vrai nom, a souffert de son look des années 80 que lui-même juge suranné, aujourd'hui, l'artiste et l'homme s'assument pleinement. Entrevue. •



▶ Dans le respect des plus strictes mesures sanitaires, un écran en plexiglas les séparant, Patrick Norman a répondu aux nombreuses questions de notre camelot Jean-Claude, qui était visiblement heureux de rencontrer l'une de ses plus grandes idoles. La rédactrice en chef, Josée Panet-Raymond l'accompagnait pour l'occasion.

Dans votre livre, tantôt c'est Patrick Norman qui parle, tantôt c'est Yvon Éthier. Pourquoi ?

Premièrement, ce livre, c'est l'idée de Carmel Dumas. On est amis depuis 30 ans et elle m'a parlé de faire une rencontre entre Patrick et Yvon. Ces deux-là sont liés depuis plus de 50 ans, ils ont traversé des tempêtes, eu des succès, vécu des périodes creuses, fait faillite... des épreuves comme beaucoup de monde d'ailleurs. Et aussi parce qu'on est deux là-dedans : Yvon Éthier qui paie les comptes et sort les vidanges et Patrick Norman qui a la gloire, la guitare, les feux de l'action puis qui *pogne* les filles. Ça n'a pas été dur pour moi de choisir la vie que je voulais. Mais ça fini par créer des problèmes à la longue, des discordes, des incompatibilités.

Bien longtemps, j'ai vécu une double vie. En 1969, Yvon Éthier, un petit gars qui a toujours été timide, a revêtu les habits de Patrick Norman. À partir de ce moment-là, Patrick n'avait plus besoin d'être gêné. Je savais qu'Yvon était toujours en dedans de moi, mais j'avais une armure qui ne laissait rien paraître.

Enfant, je me tenais tranquille dans mon coin, je n'allais pas vers les autres. Mais ça fait de moi une victime parce que ça attirait ceux qui étaient un peu vilains et malicieux. Ceux qui vous tapochent, qui vous crient des noms. Vous savez, on devrait étudier ces comportement-là [l'intimidation] à partir

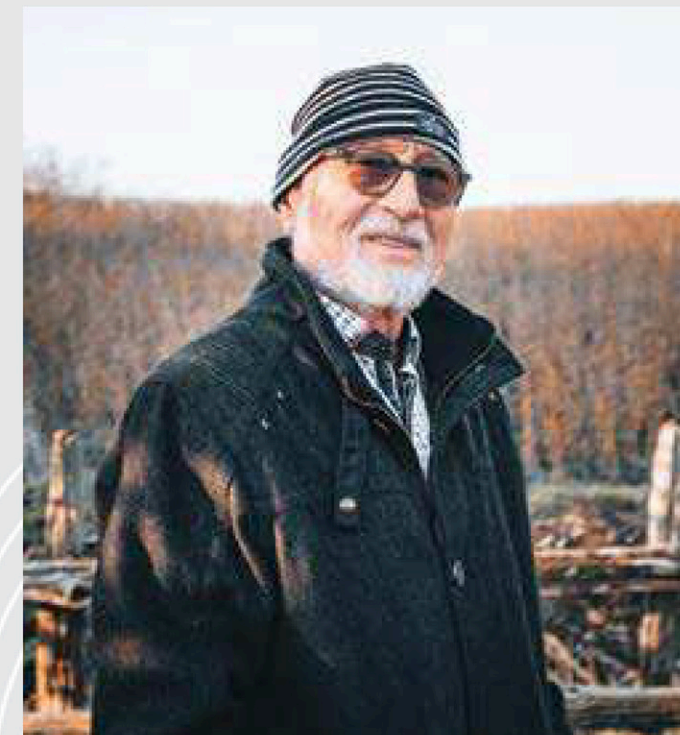
de l'enfance, ça sauverait beaucoup d'argent et des problèmes à résoudre plus tard.

Tout ça m'a suivi jusque dans mon adolescence. Jusqu'à ce que je découvre la guitare. J'y ai pris plaisir et elle m'a ouvert une porte ou deux...

Et vous dites que Patrick s'est réconcilié avec Yvon. Qu'est-ce que ça veut dire ?

J'avais beaucoup de conflits intérieurs quand j'étais jeune, je me jugeais très sévèrement, j'avais une faible estime de moi. Ça m'a suivi longtemps. Et quand j'ai commencé ma carrière, il a fallu que je me batte contre ça. À mes débuts, on ne voulait pas de moi dans le show business. On me traitait comme un artiste de troisième ordre. J'avais la perruque, je faisais de l'embonpoint. Mais je me suis mis à avoir des *hits* dans les années 70 dont avec *Mon cœur est à toi*, qui a été en première position à l'émission *Jeunesse* animé par Jacques Salvail. Puis j'ai enregistré le thème du film *Papillon*, en trois langues, chanson qui a fait le tour du monde.

Trop longtemps, je me diluais. Je voulais plaire au public, aux producteurs, aux palmarès, aux radios. Je travaillais pour plein de monde en même temps. Mais moi, Yvon Éthier, j'ai été mis de côté dans la vie de Patrick Norman tout ce temps-là. ▶



Vous venez d'une famille de musiciens. Comment avez-vous appris à jouer de la guitare ?

D'aussi loin que je me souviens, mon père avait une guitare dans les mains. Et chaque fois qu'il jouait, je m'assois à côté de lui plutôt que de jouer aux camions avec mes petits cousins et cousines. Les dimanches, quand il sortait sa guitare, tout le monde venait autour de lui pour chanter. Un jour il m'a donné son *pick* et il m'a dit de gratter les cordes pendant que lui faisait les accords. J'étais trop petit pour la tenir moi-même. Vers neuf ans, il a posé sa guitare sur mes genoux et a placé mes doigts entre les frettes. Je n'oublierai jamais le premier accord que j'ai joué : un sol ordinaire. J'ai su tout de suite que c'était réglé pour moi. ▶



Sous les prix et disques d'or et de platine, Patrick Norman tient affectueusement la Gibson de son père, guitare qui l'a accompagné tout au long de sa carrière et à qui il a même consacré une chanson.

Vous souvenez-vous quand vous avez découvert votre talent, votre style ?

Quelques années plus tard, j'allais chez mon oncle Albert, le frère de ma mère, à toutes les fins de semaines, parce que mon cousin Pierrôt avait une pile de guitares électriques avec un ampli. Je capotais ! On pratiquait des pièces des Ventures et de Dwayne Eddy. Aussi, mon oncle Albert, un grand amateur de musique, arrive avec un long jeu de Chet Atkins, *Finger Style Guitar*. Quand il a mis ça sur le *pick-up*... Ah ben tabarnouche, j'ai reçu le coup de masse ! Ça a été pour moi révélateur ; je ne savais pas qu'on pouvait faire sonner une guitare comme ça. Je ne savais pas comment il faisait, parce qu'il jouait avec un *pick* à pouce, mais moi, avec mon *pick* ordinaire, je suis arrivé à le faire pareil.

Qu'est-ce qui vous a lancé dans la musique ?

Dans ma jeunesse, il y a quelques personnes qui m'ont encouragé, m'ont donné un élan. Il y a eu mon oncle Oscar, qui m'a dit que j'avais une belle voix et il m'a acheté un micro. Il a reconnu ma passion. Et il y a le cousin de ma mère, Gilles Wistaff, joueur d'accordéon, qui était impressionné par ma capacité de suivre le temps, d'embarquer aux bons endroits. Il m'a payé des cours de solfège au conservatoire, mais moi, ça ne m'intéressait pas de lire la musique, je voulais juste jouer. Je suis autodidacte, j'ai toujours joué par cœur, par oreille.

Plus tard, Claude St-Jean [ancien agent et propriétaire du célèbre steakhouse où Patrick a longtemps joué en début de carrière] me paiera des cours de chant. Ça m'a beaucoup aidé à placer ma voix.

Vous avez réalisé un rêve en rencontrant Chet Atkins, votre mentor, à Nashville. Quel impact a-t-il eu sur vous ?

On s'est rencontré brièvement lors de mon premier voyage au Grand Ole Opry à Nashville en 1971. Mais c'est en 1991, lorsque j'ai participé à un hommage à la légende Hank Snow qu'on s'est vus. On a joué ensemble et le « maître de tous les *pickers* » a même signé ma Gretsch. C'est comme rencontrer Beyoncé aujourd'hui ! J'ai aussi rencontré les grands, comme Bobby Bear, Brenda Lee, Jerry Reed, Charlie Pride... des grosses pointures. ▶



Patrick a épousé Nathalie Lord « la femme de ma vie » en 2017, complice tant dans la vie que dans la musique.

En 1986, vous recevez votre premier disque d'or avec des ventes de 300 000 copies de l'album mettant en vedette le hit *Quand on est en amour*. C'est la consécration. Et pourtant vous étiez snobé par la communauté artistique comme étant québécois. Vous avouez que votre look était votre talon d'Achille. Aujourd'hui, tout le monde vous respecte et reconnaît que vous êtes un des meilleurs musiciens au Québec. Qu'est-ce qui a changé ?

C'est ma façon de me faire percevoir, et j'en prends le blâme. Aujourd'hui, je me regarde et je me dis, ben voyons donc, je n'en reviens pas du style que j'avais ! Dans le fond, je ne me sentais pas faire partie de la gang. Mais ce qui m'a permis de persévérer, c'est que j'avais l'étincelle ; j'ai compris que j'étais heureux quand je faisais de la musique. Et puis, il n'y aurait personne qui allait me dire « on ne veut pas de toi ».

Quand j'ai gagné le Félix du microsillon le plus vendu au Québec, en 1987 il y a deux personnes qui sont venues me voir. René Angélil m'a donné la main et m'a félicité pour *Quand on est en amour*. Et il y a eu Pierre Bertrand, de Beau Dommage, un groupe avec lequel j'ai grandi et que j'admire beaucoup, qui m'a dit « *J'aime ce que tu fais, ta façon d'aborder la guitare. Ne lâche pas !* ». Ces deux-là m'ont vraiment touché et ça m'a permis d'endurer tous les autres enfoirés.

Mais le point tournant, ça a été dans les années 90 quand je suis allé en Louisiane enregistrer deux albums. Le premier, *Whispering Shadows* (en anglais) et *Passion Vaudou*. Ça a changé comment je me percevais et comment les autres me percevaient. Il y a eu les critiques dont tout le monde avait peur : Claude Rajotte avec son fameux *Le cimetière du CD* qui m'a souvent planté avec de bons coups de masse, et Sylvain Cormier [critique de musique au Devoir] qui ne me manquait pas non plus. Eh bien, ils ont compris que j'avais ma place. Ils ne me voyaient plus de la même façon. Faut se méfier des préjugés ! En tant que société, ça nous a fait commettre de graves erreurs.

Avec ces albums, comme d'autres que j'ai faits par la suite, et dont je suis très fier, les autres musiciens ont vu que j'étais un vrai *tripeux* de guitare, quelqu'un qui s'amusait à faire de la musique et ils ont voulu s'amuser avec moi.

Votre émission *Pour l'amour du country*, malgré son grand succès a été annulée après 16 ans en 2019. Comment avez-vous vécu ça ?

C'est sûr que ça n'a pas été facile. À chaque enregistrement, j'allais m'immerger dans la musique. J'allais fraterniser et frayer avec des musiciens extraordinaires. Des passionnés, autant l'équipe technique que les musiciens. Le public était merveilleux. Ah ! les *jams* qui suivaient. C'était magique ces soirées-là. Chaque année, on avait tellement de plaisir à se retrouver. Ça a été une belle aventure ! ▶

Vous avez déjà connu une période difficile à la suite de votre premier divorce, que vous qualifiez d'autodestruction. Comment vous en êtes-vous sorti?

Je m'haïssais, je me faisais violence. Je me tenais avec de mauvais compagnons. Je ne dormais pas et je ne prenais pas soin de moi. Je me disais que ce n'était rien que ça que je méritais. Mais c'est aussi une période où j'ai commencé à comprendre des choses à propos de moi-même. Faut dire aussi que la musique a toujours été là, constante. Ça m'a permis de réaliser que je faisais du bien. Un soir, une femme que je ne connaissais pas m'a appelé après un spectacle à un bar où je jouais à Gatineau. Elle m'a dit que la chanson *Qui est le gagnant* l'avait tellement touchée qu'elle avait décidé de donner une deuxième chance à son couple. Elle m'a remercié de lui avoir redonné espoir. Ça replacé l'aiguille de ma boussole à la bonne place. Intérieurement, je savais que j'étais meilleur que ça. Ça m'a remis au diapason avec moi-même. Il a fallu que je passe par là.

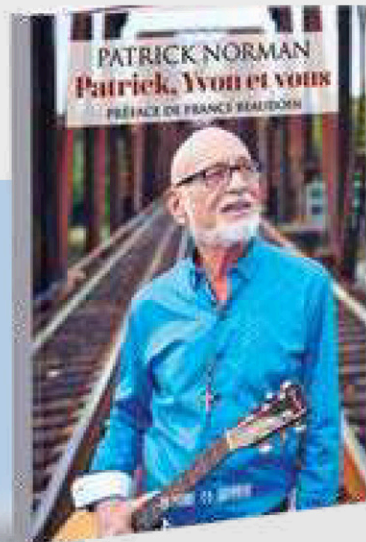
Il y a un message fort là-dedans...

Écoute, quand t'es découragé, quand t'es à terre, quand t'es le dernier des trous de cul, comme je l'ai été, le fait de ruminer, ça ne fait que mettre de l'huile sur le feu.

Mais c'est exactement à ce moment-là que tu dois te lever et aller aider quelqu'un sans rien demander en retour. Ça a un effet d'enchaînement: tu vas prendre de la valeur à tes propres yeux, puis ça va te donner le goût de continuer. Aider quelqu'un qui en arrache, ça te remonte. C'est exactement ce que font les camelots et les gens impliqués à L'itinéraire, des gens qui sont sur le terrain. Ils ont trouvé le bonheur d'être à la bonne place.



Souvenir du mentor de Patrick Norman, le légendaire Chet Atkins, qui a signé sa Gretsch (4^e guitare à droite).



Patrick, Yvon et vous

Propos recueillis et mis en forme par Carmel Dumas
Éditions Un monde différent, 2020.

Yvon Éthier/Patrick Norman en quelques dates

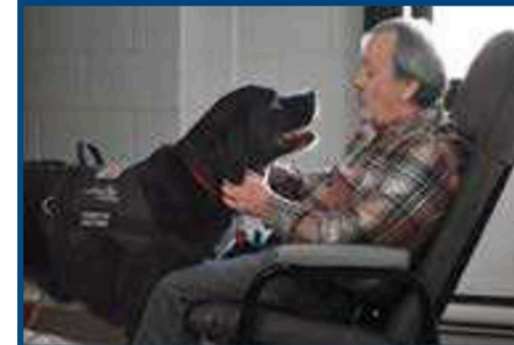
- Né le 10 septembre 1946 (74 ans)
- Sa carrière débute en 1969
- Premier disque d'or en 1972 avec *Mon cœur est à toi*
- Premier disque platine en 1977 avec *Let's Try Once Again*
- 1986 : son plus grand succès *Quand on est en amour* vendu à 300 000 copies
- 6 Félix en carrière dont le plus récent : l'album de l'année/country (*Si on y allait*), 2020

Parmi les événements les plus marquants de sa vie :

- « Le moment où mon père a placé une guitare sur mes genoux pour la première fois »
- « La première fois que j'ai entendu du Chet Atkins chez mon oncle Albert »
- « La fois que j'ai rencontré Chet Atkins *mano à mano* en 1991 »
- « Quand j'ai fait une tournée avec Gilbert Bécaud dans les années 70 »
- « Quand j'ai vu le guitariste George Benson au Esquire Show Bar. D'autres shows épiques : les Everly Brothers, Neil Sedaka, les Platters (les originaux) »
- « Quand j'ai rencontré Nathalie Lord ! »

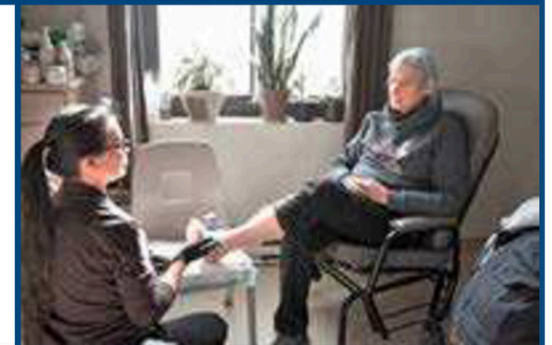


**Des services adaptés à leur réalité
Pour que la rue ait une issue...**



POUR FAIRE UN DON :

☎ 514 845-2108 poste 316
🌐 maisondupere.org



JOUE

LOUE

ACHÈTE

LIVRE

RÉPARE



BOITEAMUSIQUE.CA



514 526-5969
2222, rue Ontario Est
Montréal H2K 1V8

L'hiver est là et les besoins demeurent

Laury Bacro et Mariana Racine Méndez • organisatrices communautaires au RAPSIM

Cette année, dans le cadre des mesures hivernales, il y a plus de services que par le passé à Montréal. On compte un hôtel converti en refuge au centre-ville et neuf haltes-chaleur dans différents quartiers, certaines avec des matelas pour s'y reposer en plus d'un système de navette. Cette augmentation des services est positive et démontre une reconnaissance: l'itinérance se vit partout à Montréal.

Par contre, cette tendance à réfléchir en fonction de la température oblige les organismes communautaires à mettre en place des services pour ensuite les enlever alors qu'ils savent que les besoins sont présents à l'année. C'est une méthode qui garde les personnes en situation d'itinérance dans une incertitude constante. Les gens n'ont même pas la certitude d'avoir un endroit pour se réchauffer tout l'hiver (comme les financements vont seulement jusqu'au 31 mars). La météo pour sa part ne s'est pas engagée à un mois d'avril chaud et ensoleillé. De plus, si les mesures hivernales permettent de répondre à un certain nombre de besoins, elles ne répondent pas à tous les besoins.

En effet, d'une part, on peut penser qu'il manquera de places cet hiver. Si l'on se fie au nombre de 6 000 personnes en situation d'itinérance estimée par la mairesse, les 1 650 places du plan hivernal ne suffiront pas. D'autre part, la nature des services ne couvre pas tous les besoins. Les besoins sont pluriels: lieu de répit, hébergement d'urgence, logement temporaire, transitoire, social ou avec soutien communautaire. Il est important de reconnaître les trous de services et d'élaborer des réponses en partenariat avec le milieu communautaire répondant aux besoins clairs exprimés par les personnes.

Des campements qui en disent long

Malgré les mesures hivernales en place, certaines personnes n'iront pas dans les refuges cet hiver. Des campements se retrouvent sur l'ensemble du territoire montréalais, comme à Québec, à Gatineau, ou encore dans l'ensemble des villes du Québec, dans les bois, etc.

Ce que nous dit ce phénomène, qui n'est pas nouveau, c'est la volonté des personnes qui les habitent d'avoir une installation qui ressemble davantage à un « chez-soi » que ce qui est

proposé dans les hébergements d'urgence. En contexte de crise sanitaire, les campements permettent d'assurer le respect des règles et apportent ainsi un sentiment de sécurité. Le sentiment d'appartenance à un quartier, à une communauté d'entraide informelle et à des services connus vient aussi jalonner le discours des personnes présentes en campement.

Les travailleur.se.s de rue et les intervenant.e.s de proximité présent.e.s sur le terrain effectuent un travail remarquable, dans le respect de l'autodétermination des besoins. La reprise de pouvoir des populations marginalisées passe aussi par la capacité à énoncer ses besoins et à trouver des solutions adaptées. Que cela soit d'avoir accès à un logement, à une structure d'hébergement temporaire avec accompagnement, à un lit pour la nuit ou encore de rester pour l'hiver.

Une responsabilité collective

Nous voulons avertir les lecteur.trice.s face aux discours, qui à l'image du maire de Hull (Gatineau), reportent la responsabilité des campements aux personnes et aux organismes qui viennent en aide aux personnes sur place. La responsabilité, bien loin d'être individuelle ou du côté des différentes solidarités qui se manifestent, est en réalité collective. Faire disparaître les campements de l'espace public ne fera pas disparaître le problème. Il propulsera les personnes déjà à risque vers plus d'isolement et les pousseront à se déplacer dans un endroit caché. On parle ici de crise du logement, de crise sanitaire mondiale, de revenus trop peu élevés, de parcours de vie marqués par différents obstacles... et surtout, on parle ici de citoyens et de citoyennes comme vous et moi, de dignité humaine, de droit à la sécurité et à la vie privée.

L'ensemble de la population montréalaise a le pouvoir d'améliorer les conditions de vie des personnes en situation d'itinérance. En exigeant de nos gouvernements des services d'urgence à l'année. En exigeant des investissements importants dans les logements, sociaux, transitoires, avec soutien communautaire. En favorisant la concertation et en mettant en place des solutions adaptées aux besoins locaux. En reconnaissant le droit d'occuper l'espace public et en facilitant la cohabitation sociale. Soyons solidaires. ■



COMPTES
À RENDRE
de Ianik Marcil
ÉCONOMISTE
INDÉPENDANT

Le lit

Elle a vu passer la photo sur Facebook. Une maison ancestrale en train de se faire démolir par de gros engins mécaniques. La maison était littéralement coupée en deux. On voyait la moitié des pièces, y compris les meubles tout croches, renversés par les pelles mécaniques. C'était la maison de ses ancêtres, où sa grand-mère avait vécu. C'était une très belle maison canadienne, toute blanche, nichée dans un paysage magnifique de Lanaudière. Quelques heures plus tard, il n'en restait qu'un tas de matériaux indistinct, qui finira dans un centre d'enfouissement, je présume. L'histoire bâtie de plusieurs générations d'une même famille au dépotoir.

Pourquoi détruire cette belle vieille maison? Elle n'était pas à l'abandon, elle était une vieille dame fière et solide. Mais des gestionnaires à courte vue de la municipalité l'ont fait exproprier pour qu'on y bâtisse, sur son vaste terrain, des cages à poule. Pardon, pas des cages à poule, des cages à humains. Des résidences pour personnes âgées, construites pour ne durer pas trop longtemps, au coût le plus bas possible. De toute manière, ces gens-là vont mourir dans pas si long, pourquoi penser à long terme?

Vivre l'instant présent

Nous vivons dans une société qui valorise le court terme, à tout prix, c'est le cas de le dire. Les entreprises privées n'en n'ont que pour le pourcentage de profit du prochain trimestre. Au diable le développement à long terme. Les partis politiques n'ont d'yeux que pour les sondages qui présagent, ou pas, leur score aux prochaines élections. Au diable la préservation des écosystèmes et la santé de nos petits-enfants.

C'est dans l'air du temps. Il suffit de lire quelques publications de psycho pop pour s'en convaincre. Particulièrement les images partagées sur les réseaux sociaux, accompagnées de messages soi-disant inspirants. « Il importe de vivre le moment présent! », dit cette femme qui embrasse un arbre. Il ne faudrait surtout pas vivre dans le passé et encore moins dans un avenir inconnu.

Hic et nunc, comme on le disait en latin: ici et maintenant. Être zen au son d'une petite rivière qui coule et après moi, le déluge pour le reste. Surtout après moi.

Car il est là le problème. Ces décideurs ne centrent leurs décisions que sur leurs profits, qu'ils soient financiers ou politiques. Aujourd'hui et maintenant, leurs actions ne se rapportent qu'au court terme, parce qu'on ne sait pas, de toute façon, de quoi sera fait demain.

La destruction tranquille

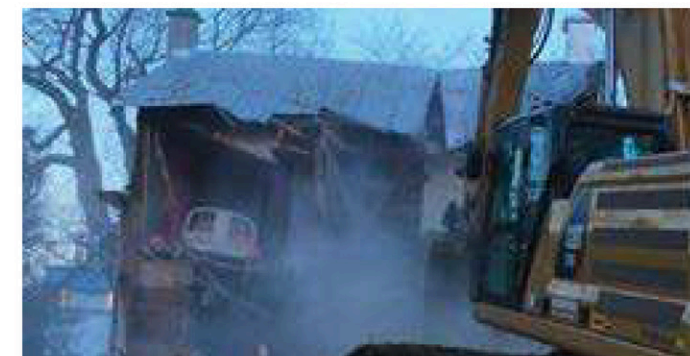
Mon amie a pleuré en regardant ces photos parce qu'elle a réalisé violemment que le lendemain serait vide. La maison de ses ancêtres n'existerait plus. Un vide complet, des décennies effacées. Un silence assourdissant. À jamais.

On oublie que nous sommes ensemble dans le désastre. Comme le chantait Harmonium (*L'Exil*): « C'est juste en tombant / Qu'on partage le même cri ».

Elle était en colère parce que dans notre coin de planète, le passé dont on s'enorgueillit (allez relire ce qui est écrit sur la plaque d'immatriculation de votre voiture), c'est franchement de la frime. Nos pauvres vieilles pierres, pas si vieilles, sont délaissées au gel de l'hiver de notre mémoire, qui les fait craquer. On préfère se réfugier dans la chaleur sèche de nos condos de carton-pâte.

Sur cette photo, on voit quelques meubles, écrivais-je, qui sont détruits par les pelles mécaniques. En haut à gauche, quand on y porte attention, on y voit une commode et un lit, tout croches, prêts à être broyés par les machines – il y a encore une catalogue sur le matelas.

C'était le lit de la grand-mère de mon amie.



IANIKMARCIL © COURTOISIE

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | TEL: 514 879-1949

par Alexandra Guellil

Journaliste, responsable des dossiers société

KYLER TRAUTNER, ANDREI VALENTIN | UNSPLASH
PHOTOMONTAGE | CARLA BRAGA

Vivre séparés

par la pandémie

« *Le temps est venu de rentrer au pays* », insistait solennellement Justin Trudeau le 16 mars 2020. Ce jour-là, il annonçait l'état d'urgence sanitaire et la fermeture des frontières canadiennes aux non-résidents canadiens. Plus tard, on a promis une entrée prioritaire aux citoyens canadiens, résidents permanents ainsi qu'aux membres de leur famille immédiate. Promesse vaine puisque des mois après cette annonce, des couples et des familles vivent encore un quotidien par procuratio n sur Teams, Zoom, Messenger ou Whatsapp.



De gauche à droite Karine Cloutier, Misha Pelletier, Roxane Walsh et famille, avec un portrait en carton grandeur nature d'Edward, ainsi que Jean-Brice Bamouni.



« On aurait dû être prioritaires »

Cette incompréhension est aussi partagée par Misha Pelletier qui est devenue l'une des modératrices du groupe Facebook *Spousal Sponsorship Advocates*. La pandémie a révélé des pratiques ancrées dans le système d'immigration canadien qui, selon les critiques, est discriminatoire à l'égard des voyageurs originaires des pays en développement.

Mohammed Jihed, le mari de Misha, est Tunisien. Ils se sont rencontrés à Montréal en 2017, ont habité ensemble après six mois et ont fait une demande de parrainage l'année suivante. Le visa de son mari a expiré et il a dû rentrer en Tunisie cette même année, après leur mariage en juin. Ils sont eux aussi à la dernière étape du processus, la vérification des autorités.

Quand toutes les frontières ont fermé, Misha a été choquée. « On est une famille, on est mariés, ce n'est pas correct, on aurait dû être prioritaire, insiste-t-elle. On s'est fait la promesse qu'on serait ensemble à la vie, à la mort, mais notre vie est sur écran depuis 10 mois. Mon fils de huit ans ne parle pas à son beau-père parce qu'il n'est pas à l'aise avec les écrans. Il croit parler à un robot. »

Pour tenir, Misha et son mari s'envoient des messages tous les jours, mais au fond d'eux, ils espèrent un miracle pour passer le temps des Fêtes ensemble. Partir en Tunisie impliquerait une quarantaine à effectuer dans les deux pays, à l'aller et au retour, ce qui est impossible en deux semaines de vacances.

Ce samedi-là au parc Jarry à Montréal, Jean-Brice Bamouni téléphone à sa femme, Sadiatou Ilboudo, qui se trouve au Burkina Faso. Leur complicité nous fait presque oublier qu'ils vivent séparés l'un de l'autre depuis des mois. Sadiatou attend son visa d'entrée au pays. Avec la pandémie et la fermeture des frontières, toutes les demandes d'immigration, qu'elles soient liées à une résidence permanente ou à un parrainage, ont été retardées, forçant des familles et des couples à vivre séparés, sans vraiment savoir quand ils se reverront en personne.

En janvier 2021, cela fera 24 mois que Jean-Brice et sa femme attendent un signe concernant leur demande de parrainage. L'homme ne comprend pas pourquoi les choses traînent autant au bureau des visas de Dakar, au Sénégal, qui traite les demandes du Burkina Faso où se trouve sa femme. Ceci alors même que le bureau de Paris est réputé pour être rapide dans le traitement des demandes. « Une de mes connaissances n'a toujours eu aucune nouvelle alors que sa demande a été déposée en octobre 2018, explique-t-il. Je ne comprends pas pourquoi ça traîne autant alors qu'à Paris, même en temps de COVID, ça semble être plus rapide. On dirait que le fonctionnement n'est pas le même dans tous les bureaux de visas d'Immigration Canada. »

Lorsque Jean-Brice se connecte pour visualiser le dossier de sa femme, il semble qu'il ne se soit rien passé depuis le 24 août dernier, date d'approbation de son certificat de sélection du Québec. Pourtant, la visite médicale a été effectuée et les frais ont été payés. Il ne manque donc, logiquement, que la toute dernière vérification des autorités. « On envoie des courriels et personne ne nous répond. On appelle et la

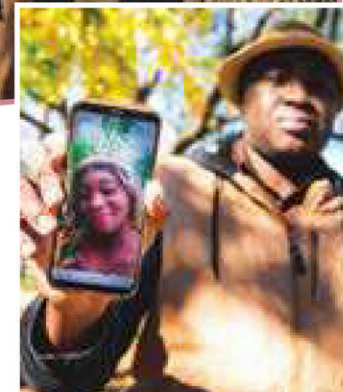
ligne est surchargée. » Chose étonnante, lorsque Jean-Brice a contacté sa députée, on l'a informé que son dossier a été reçu au bureau des visas de Dakar, le 16 septembre, soit plusieurs mois après son envoi. « Ce que je comprends, c'est que cela a pris sept mois pour que le dossier soit transféré à Dakar. Entre le mois de mars et de septembre, pendant qu'on attendait un retour, il ne s'est rien passé. »

« C'est elle ma famille ! »

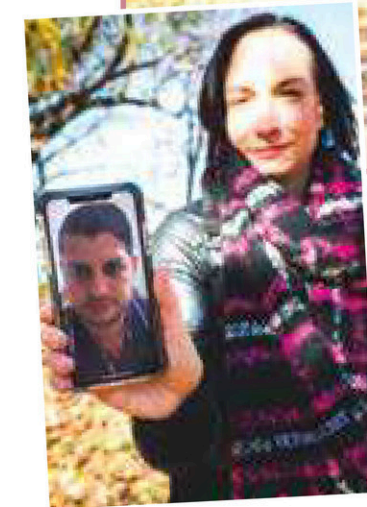
Jean-Brice et Sadiatou n'ont pas d'enfant. Ils gèrent la distance comme ils peuvent par des appels et des messages quotidiens. En temps normal, l'homme rentre au pays chaque année, retrouver ses parents et sa femme, ce qui n'est pas possible cette année. « On s'appelle tous les jours, mais ce n'est pas évident, car on n'est pas sur le même fuseau horaire. On s'écrit, on fait des appels vidéo. Elle vit chez mes parents donc le contact est là. Et même si on a été habitués à vivre loin, ce n'est pas toujours simple. »

Depuis le 8 juin, un citoyen canadien et sa famille immédiate peuvent en théorie obtenir un visa pour rentrer au pays. Ce qu'on a oublié de préciser, c'est que ce visa n'est pas valable pour tous et qu'il peut être refusé par les agents frontaliers, s'il y a déjà un processus d'immigration d'enclenché.

Au pays depuis 2002 et citoyen canadien depuis un an, Jean-Brice se questionne beaucoup sur ce qu'il qualifie d'injustice. Alors il agit, joint des groupes de soutien et des élus, se déplace à Ottawa le temps des manifestations pour faire bouger les choses. Il espère qu'une enquête sera faite sur le fonctionnement des bureaux de visas qu'il juge disparate à travers le monde.



« On vient tous de quelque part. J'ai fait des études, je suis travailleur autonome. Ma femme, c'est elle ma famille, je veux juste être avec ma famille. »
- Jean-Brice Bamouni



« On a raté notre anniversaire de mariage, je n'ai pas été à ses côtés au décès de son oncle et il n'était pas là pour l'anniversaire de mon garçon. L'engagement dans la cause me permet de ne pas déprimer, mais cette absence, ça fait vraiment mal. »
- Misha Pelletier

En quête de réhabilitation

Roxane et Edward ont pour leur part une histoire peu ordinaire. La pandémie a rallongé les délais dans le traitement de leur dossier et ils attendent l'approbation d'une demande de parrainage depuis décembre 2019. Leur certificat de sélection du Québec a pris huit mois à être émis. Ils vivent depuis des mois une vie familiale dans l'attente.

Edward a quitté la République dominicaine à 20 ans pour vivre le rêve américain sous une fausse identité. Dans son pays d'origine, il était ingénieur en téléphonie. À Boston, sans parler anglais, ses options étaient limitées. Il a fini par vendre de la drogue, s'est fait arrêter et a fait trois ans de prison avant d'être libéré pour bonne conduite. Il dit avoir travaillé fort pour payer sa dette à la société et se faire pardonner ses erreurs aux États-Unis. Ce qui a finalement été fait.

Edward est entré au Canada en 2011, à pied, des États-Unis. Il s'est présenté lui-même à l'Agence des services frontaliers Montréal pour demander un statut de réfugié qui lui a été refusé au bout de trois ans. Il enclenche une demande de parrainage avec Amélie, sa première conjointe. Ensemble, ils deviennent les parents d'Alycia. Leur relation se solde par un échec à force d'attendre les papiers d'Edward. L'homme demande une réhabilitation, qui est elle aussi refusée. Un an après sa séparation avec Amélie, il rencontre Roxane et ses deux enfants, Alexander et Calista. Comme leur père est décédé, les enfants n'ont qu'Edward comme figure paternelle.

Roxane et Edward sont tombés amoureux, se sont mariés et ont eu Gabriela. Edward a dû quitter le Canada en 2017 à la suite d'un refus à ses premières demandes de réhabilitation et de parrainage qui, elle, a été annulée. « Il y a de l'injustice quelque part, s'il ne se qualifiait pas pour l'asile, pourquoi a-t-on pris trois ans à le lui dire? En trois ans, on travaille, on se fait des amis, on fonde une famille et on croit qu'on peut rester au pays », questionne sa femme.



Alexander (14 ans), Gabriela (2 ans), Calista (9 ans), Roxane, Alycia (8 ans), et Amélie, l'ex-conjointe avec une représentation d'Edward.



« Si j'étais seule, je partirais »

Lorsque son mari est parti, Roxane a pris congé de son travail d'enseignante et l'a rejoint. Mais, on ne peut pas vivre en dehors du Québec plus de six mois sans perdre la couverture d'assurance maladie.

Et, c'est ce qui est arrivé quand le couple s'est lancé dans une nouvelle demande de résidence temporaire avec réhabilitation en plus d'une demande de visa visiteur. Dans tout ce processus, il faut prouver la bonne foi du requérant avec des experts. Les témoignages de la famille, des amis ou d'un employeur, quoique fiables, ne suffisent pas. Même si Edward affirme n'avoir jamais consommé de drogue, il a pris sur lui, fait un examen psychologique et suivi des thérapies dans un centre pour dépendances.

Puis, la pandémie est arrivée et les frontières ont fermé. Roxane est rentrée au pays avec les enfants, mais son mari n'a pas pu les suivre. En avril, on leur a finalement dit qu'Edward ne pouvait pas profiter d'une exemption, que le processus devait suivre son cours. Roxane est devenue monoparentale contre son gré. « Je n'ai plus le budget pour emmener les enfants avec moi. On vit séparés et on ne sait pas vraiment quand on se reverra. On cherche toujours à savoir s'il sera réhabilité au Canada. Il s'est fait pardonner aux États-Unis. Son erreur ne représente pas la personne qu'il est. On ne peut pas payer toute sa vie une erreur faite 15 ans plus tôt dans un autre pays. Notre vie est totalement bouleversée, entre le dossier d'immigration, la quarantaine à effectuer en raison de la COVID-19, les charges quotidiennes, je ne sais plus où donner de la tête! »

Roxane a pensé maintes fois à tout abandonner pour vivre en République dominicaine, un pays qu'elle connaît très bien. Mais, elle y croit encore et agit en tant que maman en pensant aux enfants et à leurs perspectives d'avenir. Son aîné Alexander a un autisme léger menant à des problèmes d'adaptation sociale et des difficultés d'apprentissage. Calista et Gabriela n'ont pas vu leur père depuis des mois, voire même des années pour Alycia, même si les liens sont maintenus par Whatsapp et Messenger Kids.

« Déménager en République dominicaine, ça veut dire abandonner une maison familiale, une carrière, faire de gros changements pour les enfants. Des fois, je me demande si toute cette bataille en vaut vraiment la peine. Je pense aux enfants, ils n'auront pas les mêmes opportunités si nous partons. Si j'étais seule, je partirais. »

- Roxane Walsh

L'amour vaincra

Dans l'angle mort des couples mariés, il y a ceux qui ne le sont pas, mais qui sont, eux aussi, séparés par la pandémie. Karine Cloutier et Chris Gatti sont ensemble depuis quatre ans. Avant mars 2020, ils vivaient déjà une relation à distance et se voyaient à leur rythme en fonction de leurs contrats, l'un à Brattleboro, dans le Vermont, et l'autre à Montréal.

Jusqu'à la fin du printemps, ils ont écrit la date du 21 de chaque mois sur un calendrier en espérant une réouverture des frontières. Mais plus ça allait, plus ça devenait lourd. « On ne savait pas et on ne sait toujours pas quand on se reverra physiquement. Je ne peux pas me permettre de faire un voyage en avion à 500 \$ quand ça me prendrait quatre heures en voiture. Et c'est trop risqué avec la COVID avec ma mère qui est en CHSLD. »

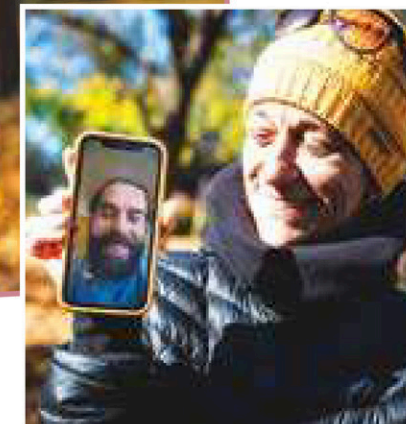
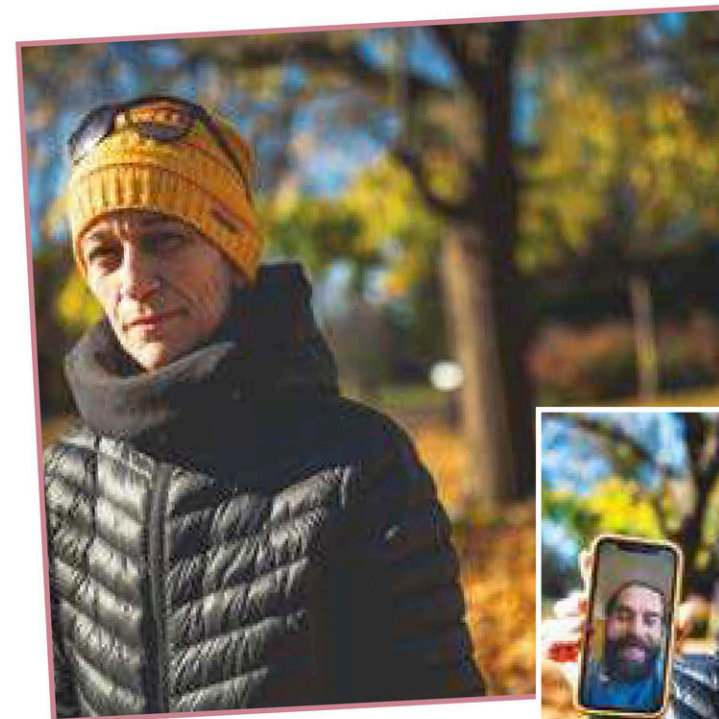
Karine et Chris ont trouvé le groupe Facebook *Faces of Advocacy* qui rassemble des couples comme eux. Plusieurs demandaient une exemption lorsqu'on a annoncé que les familles immédiates, mariés et conjoints pourraient se retrouver.

Comme ils n'ont jamais habité ensemble, Karine et Chris n'étaient pas admissibles. « C'était comme si notre relation ne valait rien aux yeux du gouvernement parce qu'on n'avait pas de papier pour la prouver. On a été exclus et c'est vraiment venu me chercher dans mes valeurs. En 2020, le gouvernement nous dit que, comme nous ne sommes pas mariés ou conjoints de fait,

comme ça ne fitte pas dans la case, notre relation n'a pas le droit d'exister alors qu'elle est totalement importante, valable et essentielle. Une relation long terme à distance avec deux nationalités est aussi valable qu'un papier de mariage! »

Chris et Karine n'ont pas eu à apprendre à vivre à distance. Le couple connaissait toutes les applications possibles et inimaginables pour se joindre. Mais il leur fallait une routine pour tenir malgré les médisances de certains qui ne comprenaient pas pourquoi ils s'acharnaient, pourquoi ils ne se quittaient pas. Alors ils ont commencé à s'éloigner un peu plus des autres et à prévoir des rendez-vous quotidiens, le temps d'un café ou d'un repas, chacun devant son écran. Le couple s'est quand même vu en personne à quelques rares occasions, chacun de son bord de la frontière, à Stanstead, derrière la ligne jaune, mais le retour à la réalité a été trop difficile. Alors pour tenir le coup, Karine a créé une sorte de slogan sur les réseaux sociaux: *L'amour vaincra*.

Le 2 octobre, le gouvernement a finalement entendu les revendications de *Faces of Advocacy*. Mais Karine et Chris étaient, au moment de l'entrevue, encore dans l'attente d'une exemption de visa. Leur demande a été envoyée le 19 octobre et depuis, ils cessent de faire des plans pour éviter d'être déçus et se concentrent sur ce qu'ils peuvent contrôler comme leurs projets professionnels.



« On prend nos décisions ensemble, on se raconte nos vies. On a longtemps été dans une période d'attente. On a fini par se dire qu'on se retrouvera quand ce sera possible. J'ai juste hâte de revoir mon chum physiquement. Je nous souhaite collectivement de l'humilité pour comprendre qu'on ne sait pas toujours ce que vivent les autres et que l'on cesse d'invalider leur expérience. »

- Karine Cloutier

2020 : une année de toute beauté !

J'ai vécu toutes sortes de défis depuis le début de la pandémie, dont un accident qui m'a causé un grave traumatisme crânien. Ma vie a été en danger pendant deux semaines. Depuis lors, je récupère. Je veux remercier le personnel hospitalier et tout spécialement mon ami Serge Thibault qui m'a appuyé durant cette période.

Mes salutations les plus distinguées et mes remerciements les plus sincères vont à mes nombreux clients qui m'ont encouragé en se procurant une copie du magazine ou du recueil de textes sélectionnés (Sentinelles). Je serai fidèle au poste en décembre.

Je vous invite à venir me rencontrer, à me saluer et à profiter de l'une ou l'autre de nos publications. Je prends plusieurs modes de paiements. Au plaisir de vous rencontrer au Métro Longueuil.

Je veux aussi remercier l'équipe de L'itinéraire pour le support et la distribution de cartes d'épicerie. L'équipe s'est vraiment démenée pour aider les camelots durant cette période difficile. Merci et Bonne année.



MARC SÉNÉCAL
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

Les Fêtes en pandémie

J'ai recommencé à vendre le magazine le 8 septembre dernier. J'ai suivi une formation pour les consignes; c'était obligatoire. J'avais hâte de revoir quelques clients, car la plupart de mes anciens clients font du télétravail maintenant. Cela n'est pas facile avec le masque, le lavage des mains et la distance de deux mètres, mais on n'a pas le choix. J'espère que ça va finir un jour.

Si le Québec a 500 nouveaux cas de COVID par jour ou moins, on pourra sauver les fêtes de Noël. On ne sera pas une gang, seulement un petit nombre, environ dix personnes. Je ne sais pas si mon frère va pouvoir m'emmener car on serait peut-être trop nombreux. Je vais rester à la maison avec un bon souper et une bouteille de vin. Je vais faire cuire un poulet avec des patates, comme on a déjà mangé aux Fêtes dans le passé. Et je vais écouter des cantiques de Noël.

J'espère que mes clients reviendront en janvier. Je pense en particulier à deux d'entre elles. L'une que j'appellerai Madame x... travaille dans un bureau à Montréal. Elle a été un moment à l'Île-des-Sœurs, mais elle s'ennuyait trop. Elle est revenue à Longueuil. Elle m'apportait toujours des surprises. Par exemple, un café, ou un kit qu'on donne dans les avions... Elle m'embrassait tous les jours. Elle me disait: « Je suis contente de te voir! »

Une autre de mes clientes a eu des billets pour un spectacle de Ginette Reno, à la Place des arts. J'y ai été avec elle, son mari, et Yvon (un camelot). Quand il faisait beau elle prenait son bicycle pour aller travailler. Je la voyais rouler à vélo même quand il pleuvait!

J'espère que toutes les deux n'ont pas attrapé la COVID. Je ne les ai pas vues depuis le début de la pandémie. J'aimerais les voir, leur dire bonjour. Je pense à tous mes clients que je ne vois pas.

Je vous souhaite de Joyeuses Fêtes, en espérant que 2021 soit une bonne année et qu'on puisse casser la vague avec un vaccin, le plus tôt possible!



NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

Deciding what to pursue in life

When my family first moved in the New Bordeaux area in 1981, we felt good living here. My parents were determined to buy a nice house, even better than before where they could raise us. That became a reality.

When I went to school, there were certain subjects that interested me more than others, such as geography, history and math. During the latter part of the high school years, I thought of becoming an engineer.

A few months before going to college, I needed to make a decision, which program to enroll in. At that time, I believed everything would work out well, but unfortunately it didn't. The college program was difficult and I needed to be more serious about it.

At 17 years old, I wasn't sure what to do with my life and sometimes there was a desire to have fun with friends on Friday and Saturday nights. Some people know from a young age what their passion is and they pursue it and succeed. When I was older, it became evident that pursuing a career meant working hard.

My parents worked hard many years in the same field of work and did well. When I graduated college and university, there was more instability in the job market, which made my life more difficult.

I worked in a number of different companies, never staying anywhere more than three years and missed very few days of work. Some good friends helped me find jobs, but other times I had to do it on my own. Later on, I realized that if someone doesn't have a solid career or a business, he can have a more difficult life.



BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER

Simonaque

J'ai toujours travaillé dans ma vie. Surtout avec le public. J'ai travaillé dans des magasins à rayons comme Rossy où j'étais préposée aux cabines d'essayage. Au Greenberg sur la Plaza Ontario aussi. J'ai été serveuse et maintenant je suis camelot à L'itinéraire.

Je connais bien les gens, et depuis le début du confinement, je remarque que plusieurs personnes ne vont pas bien mentalement. Je travaille quotidiennement dans la rue devant une grosse épicerie Metro Morgan d'Hochelaga-Maisonneuve alors j'en vois du monde.

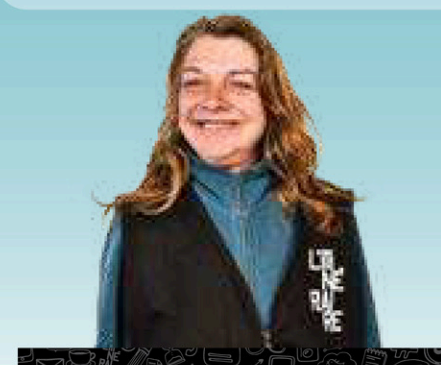
Dernièrement j'ai été témoin d'actes de délinquance et d'agressivité envers un chauffeur dans l'autobus 34 que je prends pour aller acheter mes exemplaires du magazine. Il y a plus d'agressivité dans la rue aussi.

Seuls et enfermés depuis trop longtemps, des gens virent fous et sont violents. On dirait que le gouvernement ne fait rien. Il y a déjà très peu d'intervenants pour les personnes atteintes de maladies mentales...

On voit du monde qui consomme de la drogue sans même se cacher, des gens qui hurlent sur la place publique. On dirait que les politiciens n'ont pas l'air de se soucier de ces nombreuses personnes en détresse.

C'est très difficile en ce moment. Si au moins on nous montrait de belles choses à la télévision. Des histoires d'amour ou des comédies par exemple. On nous montre plutôt comment devenir malade, voleur, violeur. Comment devenir égocentrique et violent. Même aux nouvelles.

J'ai hâte en *simonaque* que ça finisse pour retrouver un peu de beauté et de bienveillance autour de moi.



CÉCILE CREVIER
CAMELOT ÉPICERIE MORGAN

Profitons de ce qui est bon

J'ai une pensée particulière pour ceux qui traversent cette pandémie seuls et ceux qui ont perdu des êtres chers. Pour ces personnes, le temps des Fêtes sera sans doute un moment qui sera assez difficile. J'envoie une belle pensée pour tous ces gens et je demande à l'Univers de leur envoyer de l'amour et du réconfort. Je suggère à ces gens d'essayer certaines activités, selon leurs envies et ce qui leur est accessible.

Prendre de l'air tous les jours est excellent pour le moral. Plusieurs personnes se sont mises en retrait à cause de la pandémie. Par contre, il faut faire bien attention de prendre soin de soi-même malgré tout.

Les sports d'hiver sont une belle option; le patin, le ski de fond, la raquette, la pêche sur glace et la glissade sont tous des passe-temps qui peuvent se faire seul ou en famille. Pour les moins sportifs, la marche est aussi une alternative intéressante. L'air d'hiver est toujours bon.

Si on veut rester à l'intérieur, il y a aussi beaucoup de possibilités. Écouter des films ou s'adonner à la lecture d'un bon livre sont des activités classiques, mais qui restent tout de même très populaires.

Les jeux de société peuvent bien se jouer en petits groupes familiaux. En jouant, on peut faire ressortir l'enfant en nous, et ce, peu importe l'âge.

Si on veut un peu de compagnie, on peut adopter un animal dans un refuge. Celui-ci pourra devenir un membre de la famille.

Finalement, je vous propose une activité toute simple : mettez de la musique et dansez ou chantez comme si personne ne vous regardait! Cette activité peut se faire seul ou en famille et à n'importe quel âge.

Sur ce, je vous souhaite un très Joyeux Noël, une Bonne Année et beaucoup de courage. Nous allons tous passer à travers ce temps difficile!



CÉLINE MARCHAND
CAMELOT PROMENADE MASSON

Cinq plans pour Noël

Certains politiciens ont laissé entendre qu'il y a des chances qu'on doive passer Noël tout seul cette année. Ces politiciens ne savent pas. Ils n'ont jamais vécu la solitude pour pouvoir la connaître. Pourtant il y a beaucoup de gens comme moi qui la vivent. C'est un vide qu'on a à l'intérieur. C'est d'une grande tristesse.

Chaque minute que je passe avec mes amis (ou ma famille si j'en avais une) doit être appréciée et savourée. J'aurais aimé ça, mais cette année je dois faire une prière pour un miracle contre le coronavirus.

Noël seul, c'est sûr qu'il y a des gens qui vont être en manque de câlins. Je n'aurais pas ça recevoir des câlins. Peut-être aimerais-je qu'on me propose d'en avoir plus souvent!

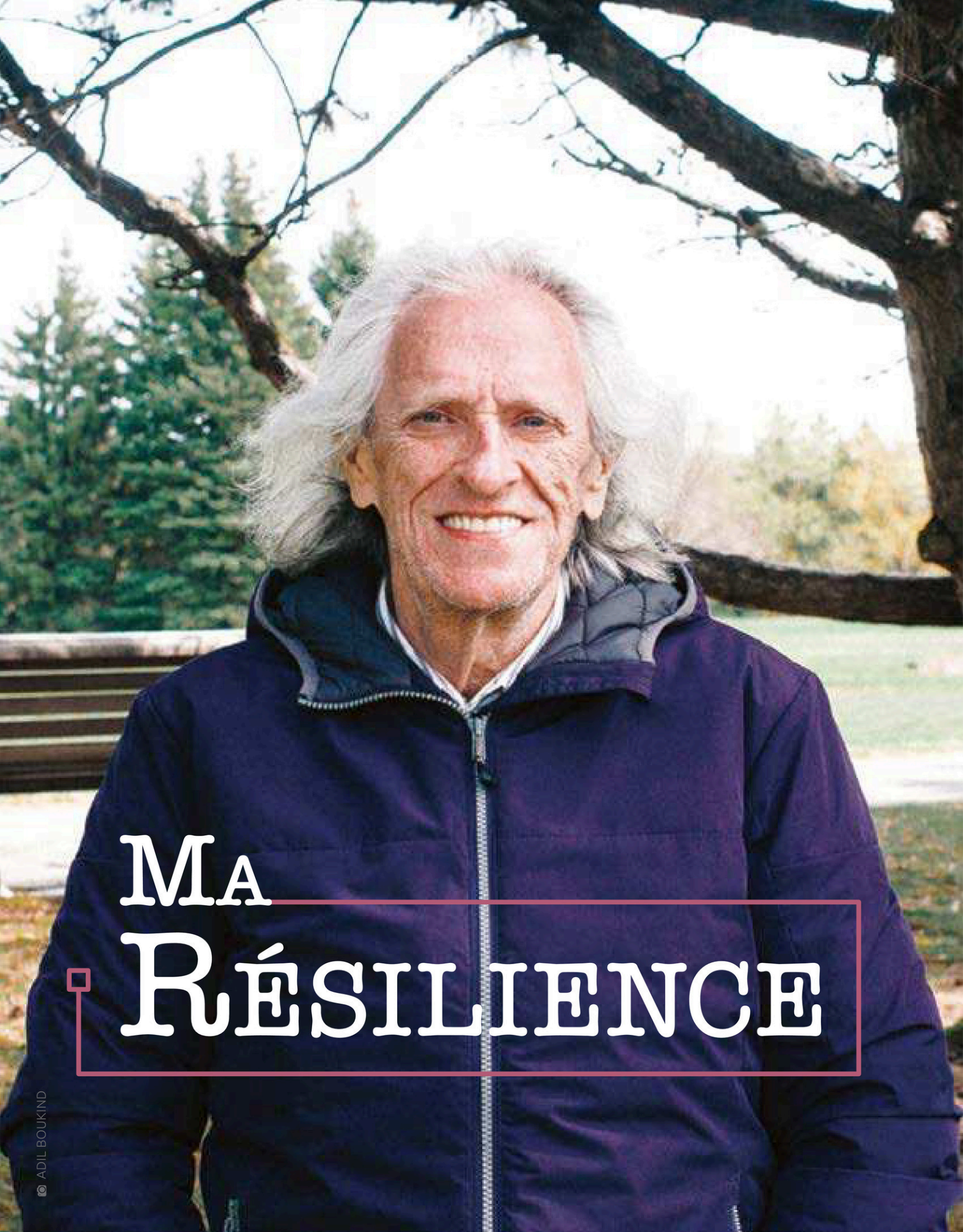
Voici donc mes plans pour Noël:

- Plan A: J'ai de la peinture à faire car le concierge a de la difficulté à rénover mon appartement. Comme ça, moi je vais continuer.
- Plan B: Je vais réparer un trou dans le mur que deux hommes, amis du propriétaire et envoyés par lui, n'ont pu réparer, car la locataire précédente les a empêchés de le faire.
- Plan C: Je vais réparer le bas de ma porte qui a deux pouces de moins que prévu et qui laisse passer la neige dans mon appartement.
- Plan D: Je n'ai pas de moustiquaire à ma fenêtre. J'ai acheté un filet en attendant. Je prendrai les mesures pour en acheter une, pour ne pas que les indésirables entrent chez moi. Je ferme aussi la porte de mon cœur aux personnes indésirables!
- Plan E: Je vais écouter des films et encore des films puisque j'aime la variété.

Chers lecteurs, je tiens à vous dire que, même si parfois je suis distante, à cause du chagrin ou autre, c'est parce que j'ai une grande sensibilité à l'intérieur que je ne montre pas, mais je vous aime tous.



MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND



MA RÉSILIENCE

© ADIL BOUKIND

par Roger Perreault

Camelot à la distribution

Au cours de l'été, *L'itinéraire* a publié dans une de ses éditions électroniques un Zoom sur moi. Il traitait de mon état de santé qui, je dois l'avouer, n'est guère reluisant : cancer du sein – eh oui ça existe aussi chez les hommes – du foie et des poumons, glaucome, lymphœdème. Et récemment, deux hernies. Ah, à part ça, ce n'est pas pire!

Or, il semble que cet article ait étonné. Certains lecteurs se sont dits surpris de ma façon de réagir à mon état de santé. Que je puisse conserver un certain stoïcisme et même, à l'occasion, faire un peu d'humour à ce sujet.

Tout a débuté lors d'une rencontre avec une psychologue dans le cadre de mes traitements pour le cancer. Dans nos échanges, nous en sommes venus à parler de la mort relativement prochaine qui m'a été annoncée (on parle de quelques mois). Comme je ne semblais pas trop heurté par cette nouvelle quand même peu anecdotique (comme blague du jour on a connu mieux), elle m'a alors parlé de ma résilience.

La rage de vivre

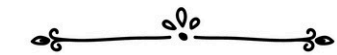
Quand elle m'a expliqué en quoi consiste cette résilience, j'ai pris conscience que je possédais un peu de cette qualité que Boris Cyrulnik, psychologue clinicien, décrit comme « *la capacité à réussir à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative.* »

« *Les gens qui se sortent de cette situation sont ceux qui refusent leur rôle de victime passive, qui ont des rêves fous et de l'humour. Ces blessés de l'âme, dit-il, ont transformé leur souffrance en une rage de vivre. Ce sont des créateurs et pour l'être, il convient d'être un peu marginal, de marcher sur un sentier de montagne et pas sur l'autoroute. Les résilients, à cause des difficultés qu'ils ont traversées, ont quitté les chemins balisés.* »

Faites ce qui vous fait du bien

Brigitte Lavoie, une autre psychologue, disait dans une conférence: « *C'est dans des cas de souffrance extrême que les êtres arrivent à trouver en eux des forces insoupçonnées, des capacités qui étaient là en eux qu'ils ignoraient. Donnez-vous la permission de faire ce qui vous fait du bien.* »

J'ai réalisé que cela correspond pas mal à mon expérience et que, malgré tout ce qui a pu m'arriver dans la vie, j'ai toujours été chanceux. Étudiant, deux fois, au cégep et à l'université, j'ai été sur le point de devoir cesser mes études, faute de ressources financières. Les deux fois, sans que je ne les sollicite, des emplois m'ont été offerts et m'ont permis de poursuivre. J'ai aussi perdu des emplois, par ma faute et en raison de problèmes personnels. Chaque fois ou presque, une opportunité s'est présentée, souvent avec des conditions meilleures.



J'ai eu le goût d'écrire ceci simplement comme un encouragement à apprécier la vie, à l'envisager comme ce qu'elle est vraiment: une expérience unique.

Saisir toutes les chances

Cette réflexion et des lectures sur la résilience m'ont amené à modifier ma vision des choses, à adopter des comportements nouveaux, à appréhender la vie différemment. Je ne devais pas me laisser arrêter par ce que je ne pouvais pas faire, par ce que je ne pourrai pas faire. Au contraire, j'allais désormais saisir toutes les chances de faire des choses. Différentes souvent, mais tout de même fort valables.

Par exemple, après m'être imposé ce qu'il fallait pour y arriver, j'avais décidé de partir cet été en voyage. Destinations prévues: Espagne et Allemagne, deux des pays européens devenus par la suite les plus touchés par la pandémie de la COVID-19. Alors, bien sûr, adieu voyage du moins pour cette année.

Comment maintenant passer toutes mes journées à ne rien faire d'habituel, confinement oblige. J'ai commencé à faire de longues promenades qui sont devenues une découverte de Montréal pour en tirer, finalement, un grand plaisir.

Vous qui pensez que Montréal est ordinaire, revoyez vos paramètres. Il y a tellement de choses à découvrir: une rue, un édifice, un petit parc de quartier, une cour, une ruelle, un monument ou une sculpture. C'est tout de même mieux que s'ennuyer à se demander ce qu'on aurait pu faire si...

Que me réserve aujourd'hui?

C'est ce qui permet de goûter les moments présents plutôt que de les rêver. J'ai mis en pratique l'adage qui veut que notre coffre-fort ne suive pas notre corbillard. Pourquoi vivre en fonction d'un futur incertain, de ce qui « *pourrait peut-être, si seulement ça pouvait?* »

En me levant le matin, je ne me demande plus ce que je vais faire, mais bien que ferai-je de ce qui m'est offert. Le soir, je prends un moment pour apprécier la chance que j'ai eue de vivre cette journée et ce qu'elle m'a apporté. Et vous savez quoi? Je m'en sens nettement mieux. ■

Votre année

2020

Dans la tête
des camelots

en un MOT

Dure

J'ai trouvé l'année 2020 **dure**. Quand ça fait 25 ans que tout tourne, que tu travailles, et que *paf!* la pandémie te tombe dessus. Tu te sens déconnecté. J'ai trouvé ça dur de m'y habituer, mais quelque part, ça m'a reposé un peu. On travaille tellement... je m'étais laissé envahir.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRE DU RIDEAU VERT ET CHAMBORD / FLEURY

Le courage

Des mots, il y en a plein : Abstinence, aide, chamboulement, crainte... Mais celui qui domine l'année 2020 est : **courage**. Le courage d'arrêter de boire, de se lever et d'affronter les journées qui se répètent ; le courage d'aider, d'écouter les autres, de donner ; le courage de se regarder. Et pour tout le monde : le courage d'avancer, celui de mettre son masque et de laisser sa peur de côté ; de décorer sa maison même si tu n'auras pas de Noël en famille.

ANNE-MARIE WISEMAN

CAMELOT MONT-ROYAL / FABRE

Suspense

Suspense. On ne sait pas de quoi demain va être fait. On ne sait pas si on va pouvoir visiter notre mère vieillissante dans un autre pays. On ne sait pas si on va se revoir... Si je devais résumer en une phrase 2020, je dirais : une péripétie de mauvaises nouvelles... Mon bilan de l'année, c'est : ne pas mourir en 2020, c'est déjà un exploit.

MOSTAPHA LOTFI

CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD-MONTPETIT

Détraquer

La COVID m'a causé beaucoup de tort. Elle est venue **détraquer** mes valeurs, ma joie de vivre, ma capacité d'avancer. Avant je disais que l'argent ne comptait pas, mais il est arrivé un moment où mon frigidaire était à zéro. À un moment donné, t'as besoin de vivre, de manger. Mais on dit de moi que je suis une femme forte.

MANON FORTIER

CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

Complexe

J'essaie de ne pas trop me plaindre, parce que pour certains, c'est bien plus difficile que pour moi. Mais je n'avais jamais vu ça, une pandémie, c'est **complexe**, et d'une manière assez intense. Ajoutez à ça les personnes récalcitrantes aux mesures... je suis *flabbergasté*. Mais je garde le moral et je joue de la guitare. Je fais deux ou trois heures par jour, ça me vide tellement l'esprit.

RICHARD CHABOT

CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Joyeuse!

2020, je dirai que plein de belles choses se sont passées quand même. Je le ressens comme ça. Puis je suis avec mon amoureux depuis 12 ans, on a repris le travail... J'adore vendre mes revues même si en ce moment, j'en vends pas beaucoup. Puis, c'était ma fête en octobre alors tout ça me rend **joyeuse**.

SUZANNE LEBLANC

CAMELOT SAINT-DENIS / ONTARIO

Sans aucun doute, les camelots sont des personnes résilientes! Alors qu'il serait aisé de ne parler qu'en des termes peu élogieux de l'année 2020, les camelots, pour la plupart, savent trouver la petite joie dans les grands malheurs, le positif dans le bouleversement ou simplement le moral en temps de pandémie.



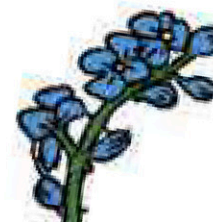
© NATALIA LOPES (UNITED NATIONS COVID-19 RESPONSE) | UNSPLASH

Amour

Mon mot pour décrire 2020? **Amour**. Je suis amoureuse. J'ai un copain avec qui je suis retournée en février. On s'est séparé et perdu de vue pendant 35 ans. C'est sûr qu'en ce moment on ne se voit pas à cause de la COVID, parce qu'il est un peu fragile au niveau de la santé, mais on se parle souvent.

DIANE CURADEAU

CAMELOT ET PRÉPOSÉE À LA CUISINE



par Karine Bénézet

Journaliste, responsable de la formation

Un médecin qui dérange !



Marc Zaffran, ou Martin Winckler, l'auteur-médecin du célèbre best-seller *La maladie de Sachs*, nous offre aujourd'hui *C'est mon corps*, un guide qui répond en 500 pages aux questions de santé que les femmes peuvent se poser. Le périple du corps féminin y est décortiqué, illustré et expliqué de long en large, sans omettre bien sûr les conseils et mises en garde face aux abus et dérives de certains médecins. Un pavé supplémentaire dans la mare du milieu médical qui lui a déjà valu le titre de « démagogue ».



Martin Winckler

auteur-médecin

Depuis 10 ans, Marc Zaffran vit au Québec. Autant d'années qu'il consacre exclusivement à sa carrière d'auteur. Celui qui se qualifie d'«*écrivain transgenre*», faute de s'attarder sur un unique style littéraire, se sait décalé et critiqué lorsqu'il dévoile au grand public des pratiques immorales de certains médecins.

En 2016, Martin Winckler publiait *Les Brutes en blanc*. Un ouvrage sur les rouages de la maltraitance médicale, révélée au grand public.

Démagogue, vraiment ?

Cette «bombe» lui attira les foudres de bon nombre de ses confrères. Mais «*si des gens puissants sont horripilés, c'est qu'on a dû dire ce qu'il fallait*», dit-il, «*fier*» d'avoir soulevé la colère de l'Ordre des médecins de France [équivalent du Collège des médecins du Québec] avant d'ajouter un «*qui se sent morveux se mouche*» aux indignés qui auraient peut-être quelques confessions à faire. Depuis, sa réputation de démagogue est une sorte de seconde peau.

On l'aura compris, Marc Zaffran dérange.

Pourtant c'est une vision éthique et respectueuse de la médecine qui l'anime depuis le début. En fait, depuis son enfance, façonnée par un environnement aimant dans lequel le respect de tous – et des femmes «*qui n'avaient rien à envier aux hommes*» –, précise-t-il, était un acquis.

«Zaza»

À l'entendre parler de son père, Ange Zaffran méritait son prénom. Surnommé «Zaza» par ses proches, le père de l'auteur était «*un modèle*» pour lui. Médecin également, il exerçait avec beaucoup de «*bonté*» et «*sans jugement*», sûrement du fait de son passé modeste et de son statut de Pupille de la nation, «*fils de tué de la guerre 14-18*», confie l'auteur. Si le fait est tragique, il lui offrira la chance de devenir étudiant boursier en médecine. Il exercera comme pneumologue en Algérie avant de quitter cette terre pour un cours passage en Israël puis pour la campagne française où il s'installera définitivement avec sa famille comme médecin généraliste dans la seconde moitié des années 60. Il avait alors 49 ans.

«*Nous vivions dans la maison de l'ancien médecin, entre l'église et le presbytère, se souvient Marc Zaffran. Le cabinet médical de mon père était au rez-de-chaussée. Au bout d'un couloir se trouvait un rideau par lequel je regardais discrètement le soir pour voir si des gens entraient dans la salle d'attente. L'un des souvenirs marquants qu'il me reste est d'entendre un patient quitter le cabinet et dire à mon père : "Je me sens beaucoup mieux depuis que je vous ai parlé."*»

Cette scène, entre autres, signera le début d'une longue carrière de médecin humain et respectueux de ces patients et notamment de ces patientes dont il a beaucoup appris en s'intéressant de près à leur santé. Mais ce sont aussi d'innombrables constats et expériences horribles qui feront le médecin et militant qu'il est.

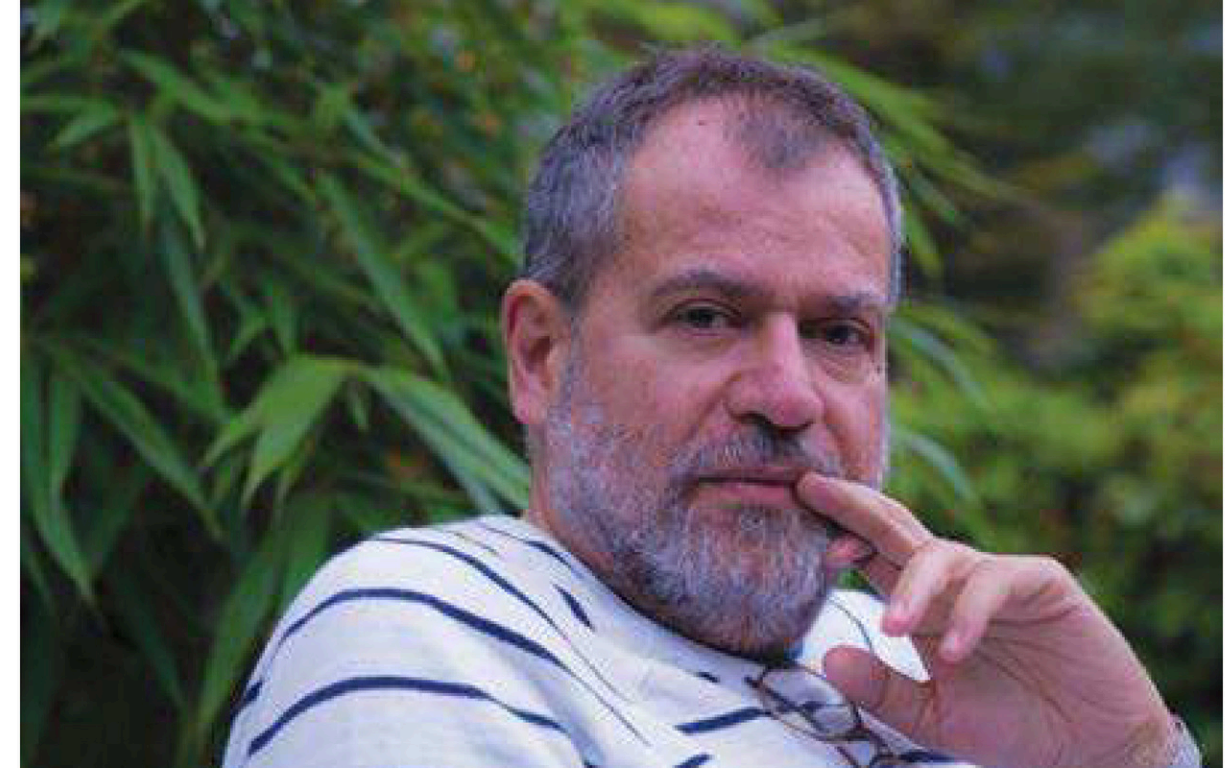
© MICHEL GILET



© COURTOISIE



Marc Zaffran (au centre), entouré de sa sœur (à gauche), de son frère (à droite) et de ses parents.



© ALAIN GAHAGNON

Forger le forgeron

Marc Zaffran n'arrive pas sans bagage à la faculté de médecine. Son père l'avait déjà alerté sur les enjeux de pouvoir du milieu médical. Cependant, s'il n'était pas complètement naïf, il pensait retrouver chez la majorité des médecins les mêmes valeurs qu'il avait vu son père défendre. Or, «*ça n'a pas été le cas. Beaucoup de mes enseignants étaient cyniques et avaient un mépris souverain pour les patients. Je suis tombé de haut.*»

La déception fut grande, mais pas la plus choquante. «*L'un de mes plus intenses souvenirs est l'histoire d'une femme venue porter plainte contre un gynécologue à l'époque où mon oncle était secrétaire du Conseil de l'ordre à Alger. Cette femme avait un handicap cognitif modeste. La croyant stupide, le gynécologue l'a fait s'allonger sur la table d'examen, lui a mis le drap sur la tête et l'a violée. La femme avait peut-être un handicap cognitif, mais elle était mariée, et savait parfaitement ce qu'est un sexe d'homme. Je me rappelle avoir demandé à mon oncle ce que le Conseil avait fait et l'entendre me dire : "bah, on s'est arrangé à l'amiable, on a enterré l'affaire sinon sa carrière aurait été foutue". Et moi lui répondre, horrifié : "Mais il fallait qu'elle soit foutue!"*»

Ça se passe de mots.

Dénoncer librement

Pas étonnant que ni lui ni son père avant lui n'aient souhaité se tailler une place de choix auprès d'une institution prestigieuse comme l'Ordre des médecins. «*Quand on sait que les cotisations de l'Ordre national des médecins de France servent essentiellement à ce que les membres du Conseil s'en mettent plein les poches, plutôt qu'à poursuivre les délits des médecins, à lutter contre les violences sexuelles faites par les médecins... vous vous dites que dans la majorité du corps professionnel il y a un problème, sachant que les membres du conseil sont élus par leurs pairs.*» Droiture professionnelle et Conseil de l'ordre n'auraient, semble-il, pas fait bon ménage : «*C'est parce que je n'ai pas eu de statut dans une institution que je peux dire ce que je veux. Personne ne peut me virer*», exprime Marc Zaffran.

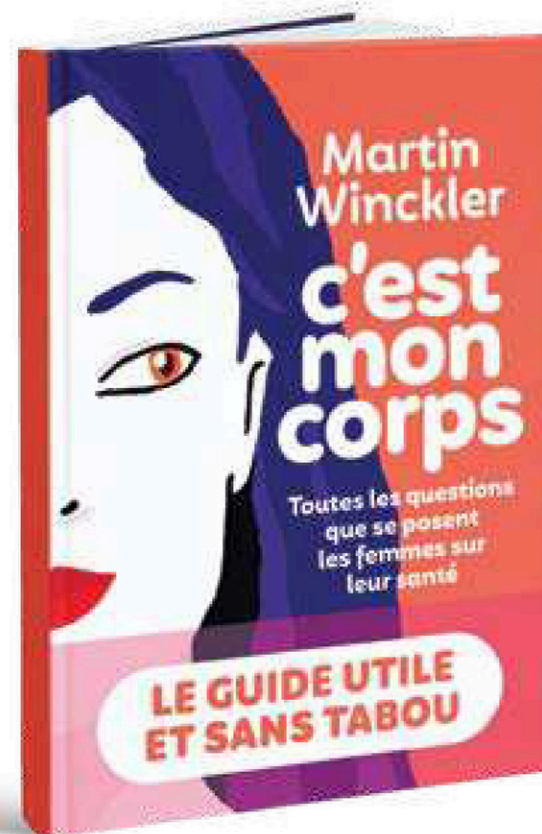
C'est donc à travers sa deuxième passion, l'écriture, que la liberté de dénonciation de l'auteur frayera son chemin. Une passion qu'il entretient depuis son plus jeune âge, livre dans une main et carnet de notes dans l'autre. Jeune garçon, il lisait et réinventait «*les fins de livres qui ne [lui] plaisaient pas, ou prenai[t] un personnage abandonné et racontai[t] son histoire*».

La littérature française, anglophone, américaine, entre autres lectures, nourriront l'écrivain. Et particulièrement les œuvres de Perec et d'Azimov, deux auteurs aux genres très différents qui l'ont largement influencé au point d'emprunter le nom de l'un des personnages clés de Georges Perec : (Gaspar) Winckler comme nom de plume.

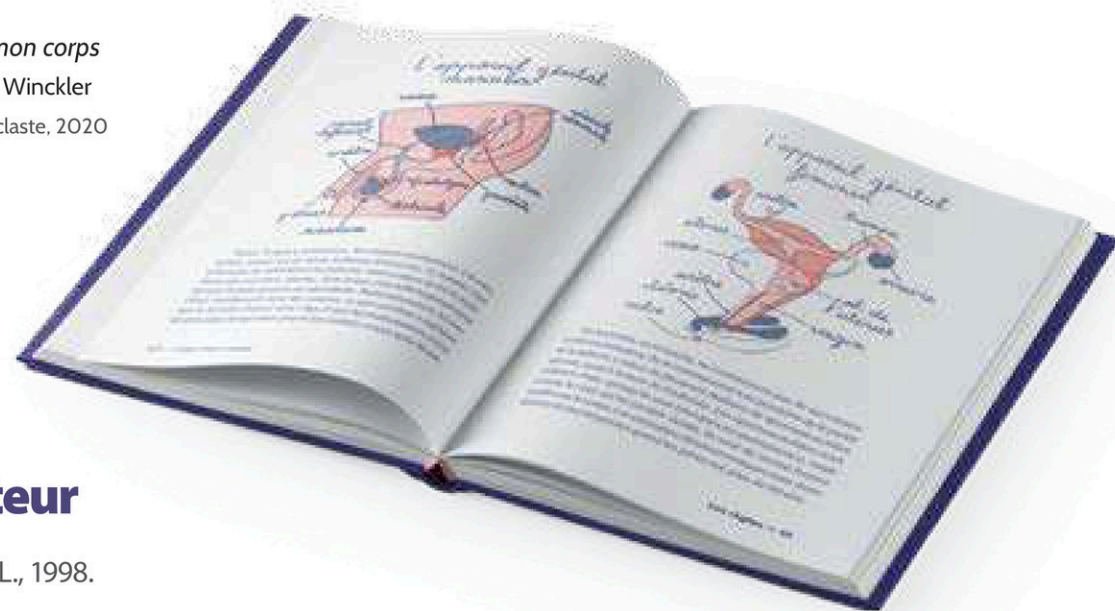
S'installer au Québec

En 2009, Marc Zaffran a 54 ans. L'immigration au Québec marque un tournant dans sa vie comme l'aura été l'installation en France pour son père... sensiblement au même âge. Il cesse la pratique de la médecine et se consacre à l'écriture. C'est tout un cheminement personnel et sa perception de la culture française qui dessineront ce nouvel itinéraire. Et pour le mieux : «*ici, c'est encore plus moi qu'avant, et un moi réconforté et conforté par un environnement bien plus accueillant, bienveillant et ouvert que celui dans lequel j'écrivais auparavant.*» Un «*espace mental plus large*» où ses particularités sont considérées «*comme des richesses*» et non comme «*antirépublicaines et antilaisques*», ajoute celui qui «*n'en pouvait plus de la France*».

Pour preuve, *Le chœur des femmes*, un roman sur la transmission de l'éthique médicale rédigé au Canada alors qu'il était engagé comme chercheur indépendant au CRÉUM (Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal). Un roman qu'il n'aurait «*peut-être pas osé écrire [s'il] n'avai[t] pas été là*». Par ailleurs, *Le chœur des femmes* est en cours d'adaptation, en BD, et devrait paraître en avril 2021.



C'est mon corps
Martin Winckler
L'Iconoclaste, 2020



C'est mon corps

C'est mon corps regroupe les réponses aux questions les plus récurrentes que les femmes peuvent se poser sur leur santé, de la puberté à la ménopause: Faut-il consulter un gynécologue chaque année? Est-il normal d'avoir mal pendant les règles? Le désir sexuel est-il juste une histoire d'hormones? L'équivalent de 10 années de consultation médicale regroupées en 500 pages.

Mais ce guide ne se limite pas à décortiquer et à expliquer le corps féminin dans toute sa complexité. Il bouscule le classique diktat du médecin tout-puissant pour laisser place à la connaissance et à la liberté de choix. Le tout avec une grande simplicité qui s'adresse tant aux femmes qu'aux soignants. Dans une langue vulgarisée, fluide et accessible, le manque d'éthique médicale et les violences obstétricales y sont alors mis à nu avec autant d'honnêteté que sont expliquées les cystites, les règles ou l'IVG (interruption volontaire de la grossesse).

Prendre soin de son corps féminin est une « charge physiologique » qui mérite d'être expliquée et accompagnée sans tabou pour Martin Winckler. Les clichés se doivent d'être déboullonnés et le savoir d'être partagé, surtout s'il met en jeu la santé et la liberté des individus.

Du même auteur

La maladie de Sachs, P.O.L., 1998.

Les Brutes en blanc: pourquoi y a-t-il tant de médecins maltraitants?, Flammarion, 2016.

Le Chœur des femmes N. éd., Gallimard, 2017.

Ateliers d'écriture, P.O.L., 2020.

Après son rapport d'activité, L'itinéraire publie ses résultats financiers

L'itinéraire n'est pas riche, mais sa situation financière est saine. C'est le résultat du travail de ses camelots et de ses employés, des subventions gouvernementales, des dons généreux et de la gestion prudente et proactive de sa direction.

Normalement, les états financiers sont divulgués au printemps lors de l'Assemblée générale, mais la COVID-19 empêche encore la tenue de cet événement. Pour plus de transparence, le conseil d'administration du Groupe communautaire les rend publics aux lecteurs et lectrices de *L'itinéraire*.

En voici les faits saillants :

Au cours de l'année financière terminée le 31 mars 2020, L'itinéraire a enregistré des revenus de 1,7 million \$, en hausse de 37% par rapport à l'année précédente. Les dépenses ont atteint 1,5 million \$, en hausse de 18% par rapport à 2019.

L'itinéraire a donc dégagé un surplus de 186 101\$, contre un déficit de 35 413 \$ un an plus tôt.

La différence entre les deux années s'explique principalement par la nouvelle subvention fédérale du programme Connexion compétence, qui a financé les activités de réinsertion sociale d'Autochtones au Café de la Maison ronde du square Cabot, et par les dons liés à la pandémie, qui ont débuté en mars, le dernier mois de l'année financière.

L'actif, soit la valeur de tout ce que possède l'organisme, s'établit à 1,1 million \$, tandis que le passif, soit la valeur de ce qu'il doit, atteint 1 million \$. La différence entre les deux montants, soit 110 169 \$, constitue l'actif net ou la valeur comptable de L'itinéraire. L'immeuble est le principal élément de l'actif, tandis que l'hypothèque est le principal élément du passif.

Il est bien sûr bien trop tôt pour faire le bilan de l'année financière en cours, mais on peut néanmoins dire que la situation financière reste maîtrisée à ce jour, quoique toujours fragile.

L'itinéraire a encore besoin de la générosité de ses donateurs et de l'appui des gouvernements pour continuer à soutenir activement ses camelots à travers les épreuves de la COVID-19.

Signé par le Conseil d'administration :
Jessica, Yvon, Nick, Miville, Sophie, Emna,
Daniel, Jean-Paul et Jean-Claude.



Le Centre St-Pierre est ouvert et sécuritaire!



PRÈS DES GRANDS MÉDIAS À DEUX PAS DU CENTRE-VILLE

L'endroit par excellence pour vos assemblées de membres, rencontres d'ordre professionnel, syndical, formations, conférences de presse et réunions d'équipe!

— APPELEZ-NOUS AU 514 524-3561 —

Une équipe dédiée à votre confort

16 salles climatisées et lumineuses pouvant accueillir des groupes
en respectant la distanciation physique

Aménagées selon vos besoins et service clé en main

Service de webdiffusion — Tarif préférentiel sur approbation

WIFI et lien internet haute vitesse filaire dans toutes les salles

Ouvert 7 jours et 7 soirs | Stationnement payant

Service et équipements disponibles sur place — Des frais peuvent s'appliquer.

1212, rue Panet, Montréal (Québec) H2L 2Y7 · 514.524.3561 · centrestpierre.org



Suggestions de lectures



Fabliau des Temps Nouveaux
Antonine Maillet
Éditions Leméac, 2020, 72 pages

Fabliau des Temps Nouveaux

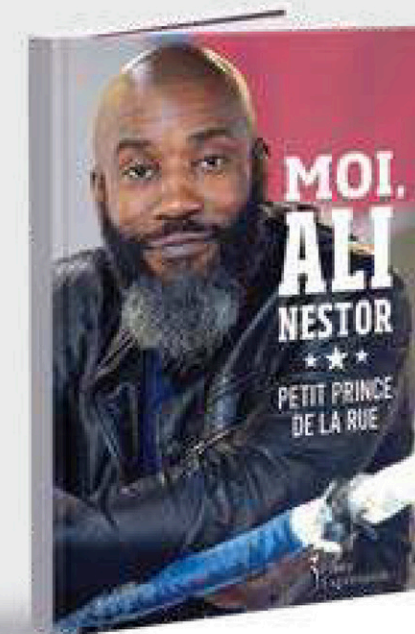
Fabliau des Temps Nouveaux. Un court récit dont la conscience politique et écologique trace son sillage à travers l'aventure de Pain Chaud, le fils pétri d'une boulangère, et de ses acolytes: Chat, Barbeau, Violette et Rossignol. Un livre pour les 7 à 77 ans.

Au fil de cette histoire qui se lit aussi bien qu'elle se conte, les cinq galopins partent à la rencontre de la Terre et de la manière dont l'homme l'a façonnée, accompagnés entre autres du Temps, du Passé, de L'Avenir dont la sagesse guidera les pas des cinq disciples pour aboutir, après d'éreintantes découvertes et de l'indignation, à une note d'espoir lumineuse.

Antonine Maillet, la plus connue des écrivaines acadiennes, installée à Montréal, et auteure de *La Sagouine*, nous régale par son amour et sa maîtrise de la langue, des archaïsmes et des passés simples oubliés... qui font la singularité du français acadien. Une œillade à son « pays », sa culture, mais aussi à la vie que la toute dernière phrase du livre souligne fort bien: « *En songeant que la vie fut ton plus grand cadeau, /*

Emmène-la avec toi jusques en Temps Nouveaux. ».

— Karine Bénézet



Moi, Ali Nestor: petit prince de la rue
Ali Nestor
Libre Expression, 2020, 257 pages

Réussir à la façon d'Ali Nestor

Laissez-moi vous raconter une histoire incroyable. Cette histoire concerne la vulnérabilité et la façon dont on décide de la canaliser. Elle touche aussi de près aux choix que l'on fait. Ali Nestor est bien plus qu'un entraîneur de boxe et d'arts martiaux. C'est un *coach*, au sens réel. Sur le ring, il apprend aux jeunes à boxer dans les règles de l'art et en classe, il leur enseigne à faire des choix pour se donner une chance de réussir. Ali Nestor n'est pas du genre à raconter son passé facilement. Pas pour rien qu'il a pris autant de temps à livrer ses souvenirs dans ce livre. Son histoire est aussi celle de ces jeunes qui ont su comment utiliser leurs peines, leurs colères et leurs frustrations pour se reconstruire. Et comme l'auteur prévient dans son livre ceux et celles qui réduiraient « *cette histoire à la violence des gangs de rue* », prière de vous souvenir « *qu'un enfant de 14 ans ne décide pas d'être dans la rue et d'en faire sa carrière* ». Ne devrait-on pas plutôt l'encourager au mieux lorsque jeune est « *tirillé par des sentiments inconnus* », et qu'il choisit la boxe pour contrer ses démons.

— Alexandra Guellil



Illustration : Sophie Benmouyal

Meilleurs **vœux**

Que cette période vous apporte santé, paix et petits plaisirs au quotidien



Valérie Plante
Mairesse de Montréal
et de l'arrondissement
de Ville-Marie



Robert Beaudry
Conseiller de la Ville
District de Saint-Jacques



Sophie Mauzerolle
Conseillère de la Ville
District de Sainte-Marie



Cathy Wong
Conseillère de la Ville
District de Peter-McGill



Richard Ryan
Conseiller de la Ville désigné
District du Mile-End



Anne-Marie Sigouin
Conseillère de la Ville désignée
District de Saint-Paul-Émard
-Saint-Henri Ouest

LE NOMBRE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Jeux de mots



josecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORizontalement

1. Exprimes.
2. Renouvellement d'une souscription.
3. Liaisons. - Rauque.
4. Ténias. - Cinquante-cinq.
5. Pronom. - Poisson.
6. Note. - Aire de vent. - Irritants.
7. Sternum. - Avironna. - Cale.
8. Fixer. - Baser une estimation sur ce que l'on croit sûr.
9. Individu qui exploite un moulin. - Disposa par couches.
10. Existes. - Défectuosité. - Enveloppe.

VERTICALEMENT

1. Qui rappelle la chenille.
2. Expulsions d'étrangers.
3. Amalgame d'étain et de mercure. - Lu.
4. Effondrement.
5. Ronflement continu. - Vallée fluviale.
6. Encarter. - Erbium.
7. Pronom indéfini. - Oui. - Cheminée.
8. Roue à gorge. - Se drogua (se ...).
9. Inflexible.
10. Présenter. - Pieu.
11. Aire de vent. - Habillé.
12. Stère. - Estimerai.

SOLUTIONS - Novembre 2020

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
M	O	D	I	F	I	C	A	T	I	V	E
I	V	O	I	R	I	E	N	S	I	R	
N	A	I	O	N	E	M	A	L	E		
E	T	E	L	A	T	E	N	T	I		
S	I	S	M	A	L	E	S	I	N	N	
T	O	T	E	M	N	O	S	A	T		
R	N	E	P	A	L	I					
O	N	D	E	S	I	O	D	E	E	S	
N	A	I	N	E	R	B	I	U	M	S	
E	S	T	L	E	S	E	S				

Espadon	Enleva	Distille	Perses
Inscription funéraire	Germandrée	Confirmera	Espaces de temps
Expulser		Vignobles	
Sortie		Deux	
Érigée	Halera		
	Langue		
Largeur		Quantité	
Cale		Luth	
Bourres	Salve		Signification
Bleu	Autochtones		Crie
Règle		Caractère germanique	
Radote			

Solutions dans le prochain numéro

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

NA Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

				3				8
5			9		8			4
1					7	9		
3	5				2	1	6	
4					5		3	
		9			6			
		1				8		6
			2		9	7		
	4	6	5			3		

MONTRÉAL!
TÉLÉPHONIE + INTERNET
 JUSQU'À 5MBS POUR **25\$/MOIS***



Cooptel | 1 888 532-COOP
 cooptel.ca

*Frais de 911. Là où la technologie le permet. Offre sujet à changement sans préavis. Certaines conditions s'appliquent.

publicite@linaire.ca

B

**MARCHAND DE BONHEUR,
 MARCHAND DE CHALEUR!**

Bien emmitouflé dehors ou confortablement assis chez soi, quand le mercure descend, rien de mieux qu'un bon café pour se réchauffer.



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
 514 321-4121 • 1 800 361-4121
 CAFEBOSSARD.COM

L'ITINÉRAIRE
Faire un don **Cartes-repas**
Abonnement

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire
 Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC): | | | |
 N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration ____ / ____
 (Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____
 Prénom : _____
 Adresse : _____

 Ville : _____ Code postal : | | | - | | |
 Courriel : _____
 Téléphone : (____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'itinéraire**
 2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

ME MERCI
¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.
 Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site **itinaire.ca**
 N° de charité de l'organisme: 13648 4219 RR0001

JE FAIS UN DON DE :
 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :
 J'offre _____ cartes-repas à **6 \$** chacune = _____ \$¹
 Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
 DONNS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :
 Je m'abonne pour une période de :
 12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)
 6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)
Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

Pour rejoindre notre service aux donateurs :
514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itinaire.ca



**RECEVOIR,
C'EST PAS
LA MER
À BOIRE**

ALLEZ VOIR

SAVOIR RECEVOIR

SUR NOTRE SITE

Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.